

Maurice des Ombiaux

Contes
de
Sambre et Meuse

PREMIER DIXAIN



BRUXELLES

ÉDITIONS DE L'ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS BELGES

SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE

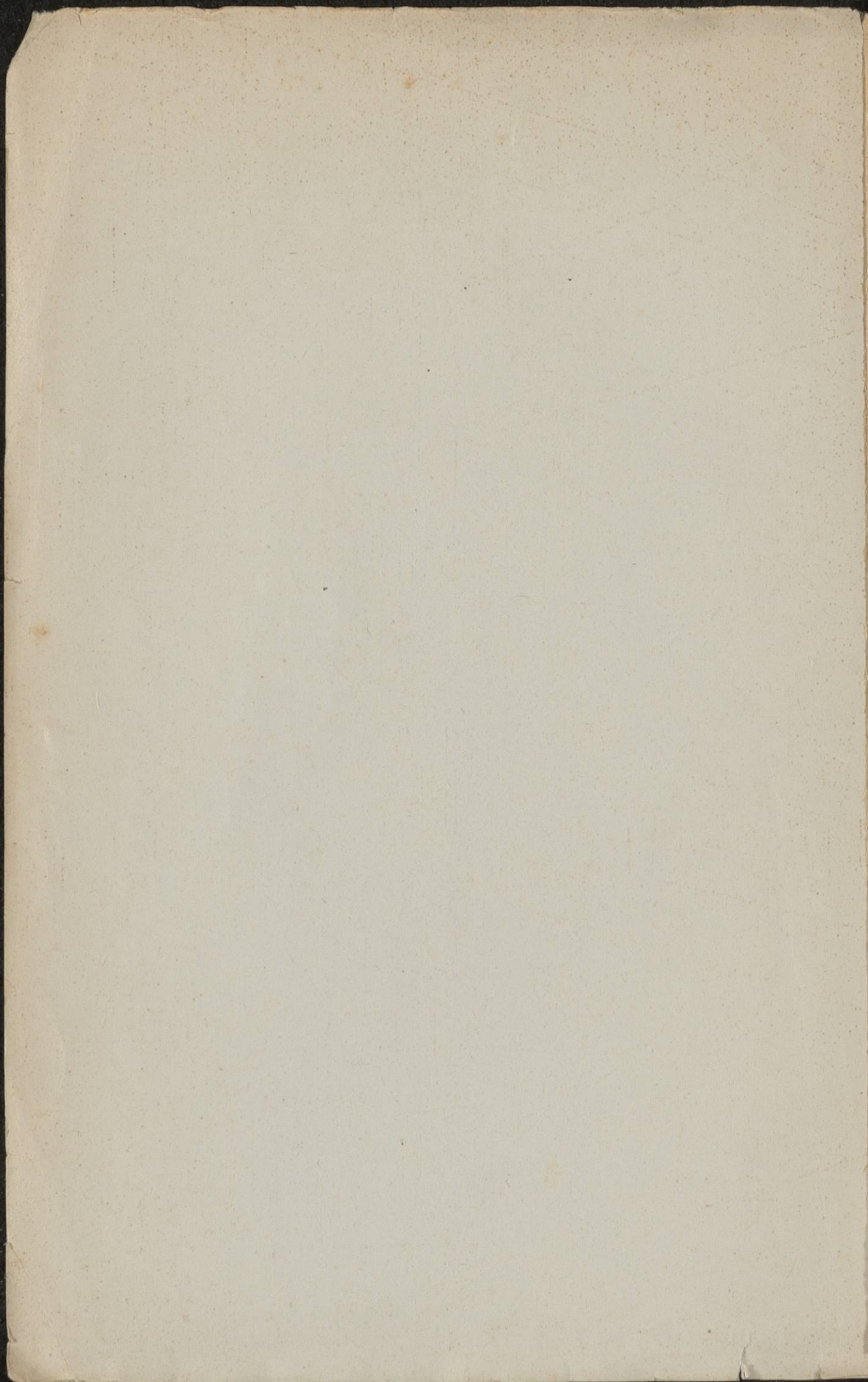
—
DECHENNE ET Cie

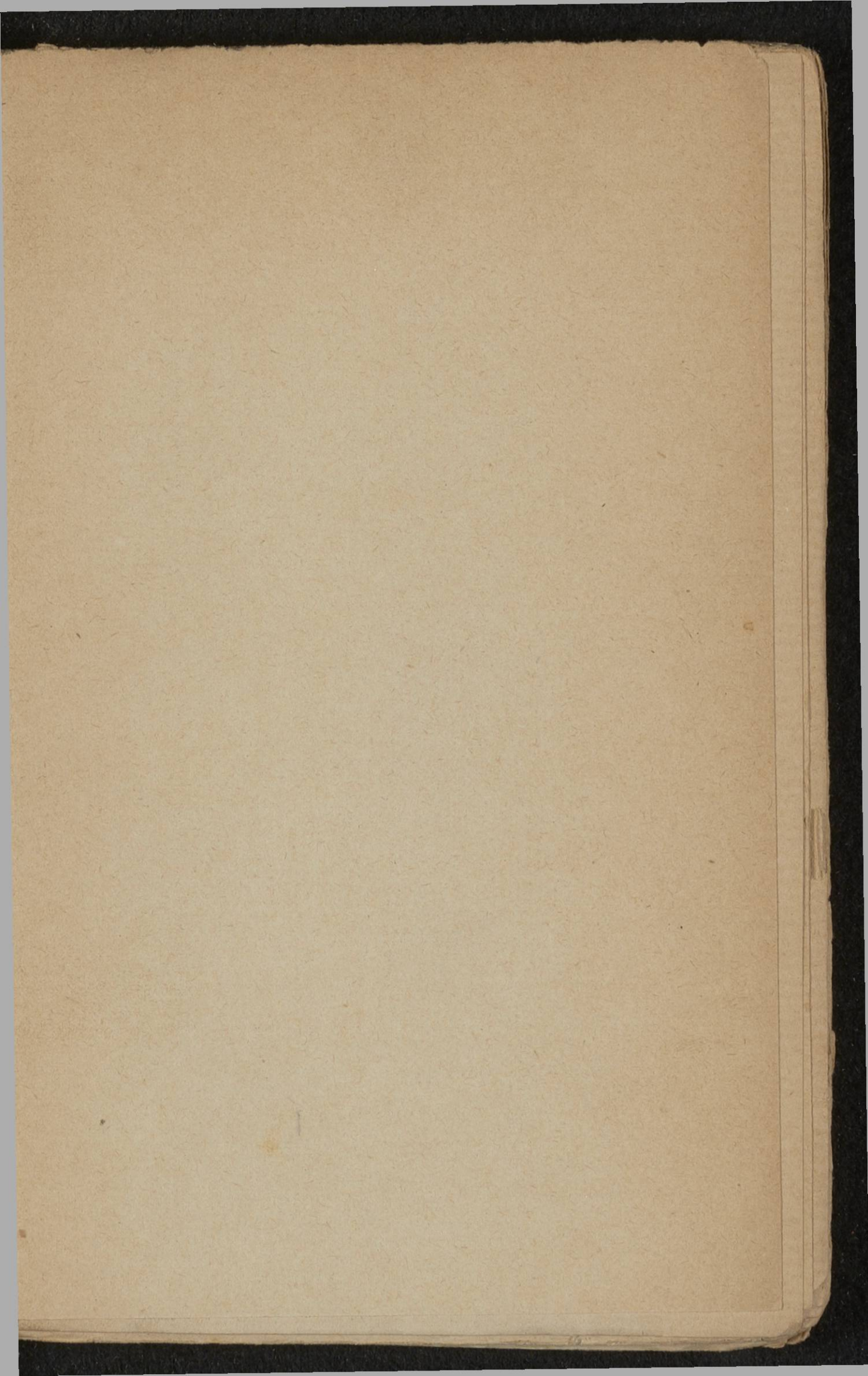
LIBRAIRES-DÉPOSITAIRES

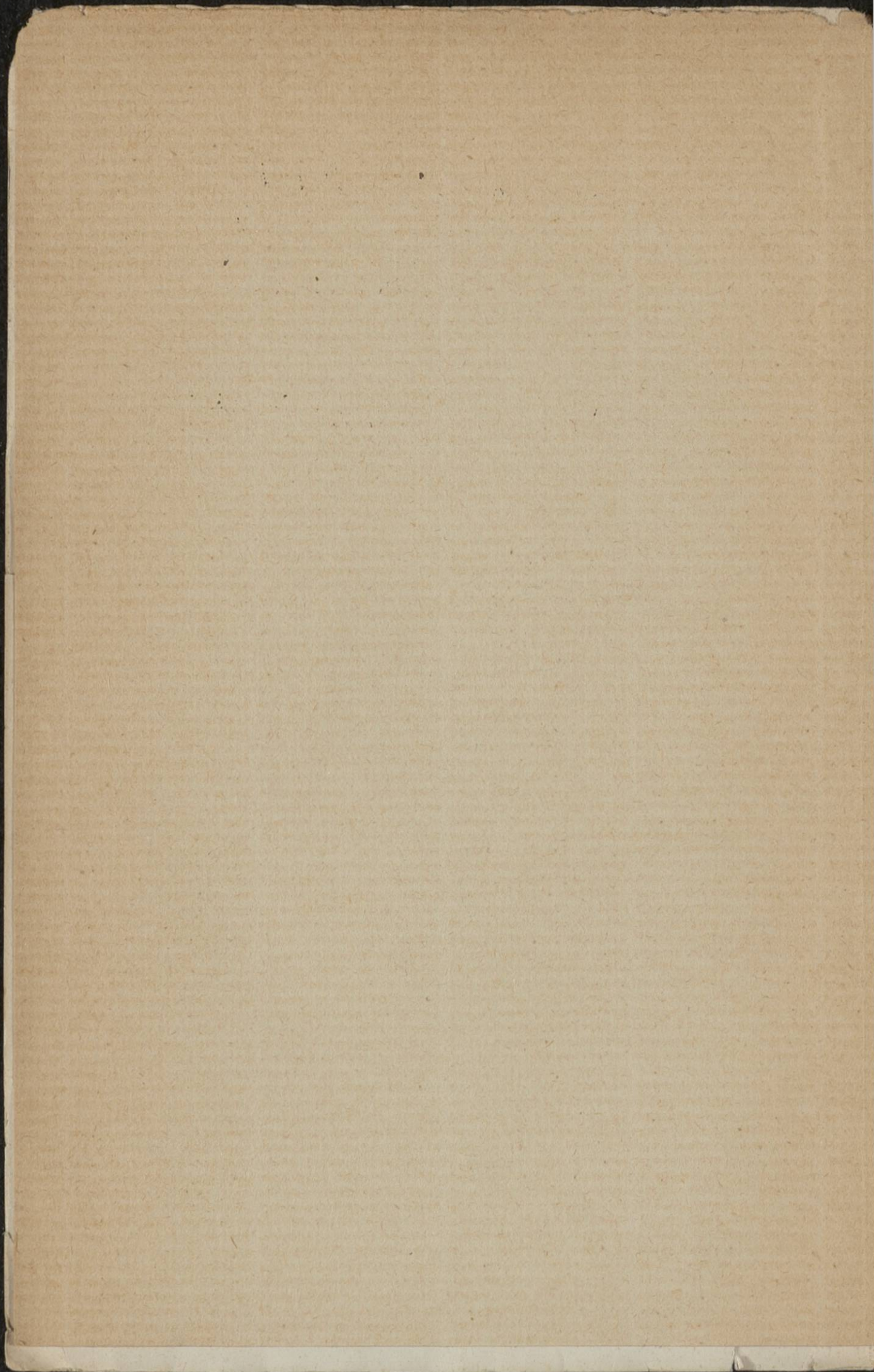
20, RUE DU PERSIL, 20

1904

MLA 14986







à Leopold Roby

son ami

M. Des Aubray

CONTES
DE SAMBRE ET MEUSE

DU MEME AUTEUR :

Chants des Jours Lointains.

Vers de l'Espoir.

Mes Tonnelles.

Histoire Mirifique de Saint Dodon.

Jeux de Cœur.

Maison d'Or.

Nos Rustres.

Le Joyau de la Mitre.

Têtes de Houille.

Mihien d'Avène.

MLA 14986

Maurice des Ombiaux

Contes
de
Sambre et Meuse

PREMIER DIXAIN



BRUXELLES

ÉDITIONS DE L'ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS BELGES

SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE

DECHENNE ET Cie

LIBRAIRES-DÉPOSITAIRES

20, RUE DU PERSIL, 20

1904

Il a été tiré quelques exemplaires sur papier de Hollande.

Les Abeilles de Meuse

Quand Walhère, le doux pasteur d'Onhaye, eut été meurtri par son filleul et neveu Norbert d'Hastièrre, lequel était prêtre débauché, prévaricateur et simoniaque, on retrouva le corps parmi les joncs et les nénuphars, dans le brouillard rose du matin, à un détour de la Meuse toute fleurie.

L'abbé de Waulsort, ayant appris cette nouvelle, était arrivé avec tous ses moines pour reconduire le saint processionnellement. Mais quand ils l'eurent placé sur leur chariot, les chevaux refusèrent d'avancer.

C'est que les bêtes exigent, en

échange des services qu'elles nous rendent, certains égards.

Quand, d'une ferme lointaine, il faut transporter un mort à l'église paroissiale avant de le descendre dans la terre des aïeux, on doit, selon la coutume, aller dire tout bas, la veille au soir, à l'oreille du cheval qui doit tirer la charrette, le nom du défunt. Alors la bête exécute docilement la tâche que l'on réclame d'elle. Mais si l'on néglige d'accomplir ce soin pieux, elle regimbe et, comme saisie d'une sainte horreur, elle lance des ruades terribles tant que l'on n'a pas renoncé à l'atteler au convoi funèbre.

Les roussins de Waulsort n'ayant point reçu la notification mystérieuse ne tinrent aucun compte des circonstances et ne consentirent point à véhiculer la dépouille mortelle du bienheureux.

C'est alors qu'une vieille femme conseilla au prélat d'aller chercher, dans une métairie proche, deux génisses blanches n'ayant jamais porté le joug. Il les caressa de la main où brillait l'améthyste enchâssée dans l'or, leur parla et les bénit. Aussi, à peine attelées, gravirent-elles la montagne à travers bois, fossés, ravines et broussailles, le long des précipices, à la crête des rochers escarpés, avec une agilité de chèvres. Leurs sabots qui battaient le roc allègrement et les roues du char qui broyaient les obstacles, tracèrent, au flanc de la colline, le chemin de Saint-Walhère que l'on pratique encore aujourd'hui pour couper au court lorsqu'on se rend à Onhaye.

— Oui, m'fi, disait le berger qui gardait ses moutons en face de la Roche aux Corneilles, les bêtes ont aussi leurs idées.

Après m'avoir conté cette légende, appuyé à sa houlette, les jambes croisées, il resta silencieux, regardant la grande montagne violette où ruisseauaient les verdoyances de l'été.

Un essaim d'abeilles passa près de nous, éblouissant, et alla s'abattre sur la rive parmi les roseaux. Et faisant pencher les hautes herbes, les filles de feu étendirent comme une nappe d'or sur l'onde éclatante. Ces topazes vivantes scintillèrent parmi les émeraudes dans l'argent liquide du fleuve.

Nous les regardâmes, jusqu'au moment où, rassasiées, elles reprirent leur vol bourdonnant dans l'azur enflammé.

— J'irai bientôt, dis-je, retenir ma provision de miel à la ferme de là-haut, car l'an dernier c'est à peine si j'ai pu en obtenir.

— Tu n'en auras plus, fit le berger

en hochant la tête. Il te faudra chercher ailleurs.

— Comment cela ? Ils ne vendent plus de miel ?

— Ils n'en vendent plus pour la bonne raison qu'ils n'en ont plus, les abeilles ont déserté les ruches.

— Depuis quand cela ? ,

— Depuis la mort du vieux fermier. Il y en a qui croient qu'un mauvais sort a été jeté sur la cense par une sorcière d'Evrehailles, car les vaches n'ont presque plus donné de lait et les abeilles sont parties. Mais ils se trompent ceux-là.

— Qu'est-il arrivé ?

— Je connais la vieille, elle n'a jamais fait de mal à personne. Les secrets qu'elle possède n'ont jamais servi qu'à soulager les bêtes et les gens. D'ailleurs, elle n'en veut pas à ceux de là-haut. Mais ce qui est vrai,

c'est qu'elle sait pourquoi le malheur est entré dans cette maison.

— Pourquoi ?

Après une longue pause, tandis que le soleil commençait à descendre vers les rochers de Fidevoye et que les ombres s'allongeaient sur le fleuve, le berger, d'un air mystérieux, parla :

— Je te disais tout à l'heure que les bêtes tiennent à certains égards. C'est pour avoir méconnu les usages pratiqués depuis toujours le long de la Meuse, que le nouveau fermier s'est attiré la désaffection de ses animaux domestiques. Au lieu d'en faire un laboureur comme ils le sont tous de père en fils dans la famille, le vieux avait rêvé qu'il devînt un monsieur comme ceux qui viennent de la ville passer l'été à Lustin, à Godinne et à Yvoir. Sur les conseils du curé, il l'envoya au petit séminaire de Floreffe.

Notre homme, qui était un paysan, resta paysan ; il fut rebelle aux études. Mais, rentré dans la maison paternelle, cela ne l'empêcha pas de se croire plus malin que tout le monde.

On lui avait trop dit qu'il était riche. Son séjour au collège avait achevé de lui donner une haute idée de lui-même. Il voulut tout réformer. Son père lui-même ne trouvait plus grâce à ses yeux, c'était un vieux radeur comme tous les gens du village, disait-il.

Aussi, quand le veilleur vint dire que le vieux avait passé, le fils lui interdit de suspendre un crêpe à l'entrée de l'étable et d'annoncer la mort aux ruches.

Selon la tradition, il faut qu'on fasse connaître aux infatigables butineuses, aux ouvrières vigilantes de la cire et du miel, dès qu'elles ont rega-

gné leur demeure de chaume, le décès du maître et l'avènement de l'autre. Elles doivent savoir pour qui elles travaillent avec tant de zèle et de vaillance, pour qui elles vont aux calices des fleurs rechercher le pollen subtil, pour qui elles distillent l'or de la lumière, l'azur du ciel, le parfum des corolles.

C'est bien le moins qu'on leur donne cette satisfaction en échange des trésors qu'elles prodiguent. Et si l'on y manque, elles abandonnent la ruche, l'enclos, la ferme, pour n'y plus jamais revenir.

Il ne voulait point croire à ces sornettes. Il a bien vu ce qui est arrivé ! Il a eu beau faire, jamais plus un essaim n'est venu se poser en grappe sur la branche d'un de ses pommiers pour être recueilli dans le dôme de paille qui l'attend. Plus jamais son

jardin n'a retenti du joyeux bourdonnement de la cité en travail. Les mouches à miel étrangères qu'il avait amenées chez lui n'y sont point restées, car tout finit par se savoir dans le monde des abeilles et les nouvelles n'ont point voulu demeurer où l'on avait manqué d'égards envers leurs sœurs. Elles ont quitté la ruche frappée d'interdit.

— Et tu crois que jamais plus elles ne consentiront à faire la paix avec le fermier ?

— Je ne sais, il a trop d'orgueil pour reconnaître ses torts et les faire oublier. Elles ne fléchiront point.

Le berger rappela les brebis qui s'en allaient vers les blés et envoya le chien rechercher celles qui s'approchaient trop du fleuve dans un endroit dangereux où l'escarpement de la rive est caché par des arbustes et des hautes

herbes. Déjà le vent léger qui faisait onduler doucement l'eau transparente apportait un peu de fraîcheur, tandis que l'ombre commençait à s'étendre sur les collines, assombrissant les feuillages lourds des chênaies.

* * *

— La sorcière d'Evrehailles ne connaît-elle point le moyen de faire revenir les abeilles ? dis-je au berger.

Il prit de nouveau un air mystérieux, mit le doigt contre la bouche, regarda autour de lui, bien qu'aucun être humain ne fût là pour nous écouter.

— Peut-être, murmura-t-il, s'il voulait commencer par brûler des graines de pavots sous ses noyers, où sont les ruches, les abeilles oublieraient. Mais,

je te l'ai déjà dit, il est trop orgueilleux pour se plier à ce qu'il appelle des sornettes.

» La vieille en sait long. Ecoute, tu me plais, et puisque toi aussi tu crois aux « fauwes », je vais te dire celle des abeilles. La vieille la tient d'une de ses tantes qui était la servante d'un curé de Dinant. La preuve que l'histoire est vraie, c'est qu'elle était écrite, et en latin encore, dans un gros livre couvert de cuir, comme ceux qui servent à chanter messe.

Le temps de voir si les brebis ne s'aventureraient point trop près de la rive ou vers le champ de betteraves, et le berger commença son récit, tandis que les deux chiens, à ses côtés, assis sur leur derrière, les oreilles droites, les yeux luisants, les beaux yeux couleur marron, semblaient attentifs à ses paroles.

— Il y a longtemps, très longtemps, avant même que le Christ naquît dans l'étable de Bethléem, un chanteur nommé Marphé était venu dans la vallée. Il arrivait on ne sait d'où, mais sa voix était si belle que l'on croyait que c'était un ange du paradis. Il aimait les cieux, il aimait les eaux, il aimait les forêts, les rochers et les plaines, il aimait les animaux, il aimait les hommes. Et son âme s'exhalait en des chants si suaves que, pour l'entendre mieux, les bêtes sortaient du bois et les poissons du fleuve, et le peuple mystérieux qui habite les cavernes et le centre de la terre et celui qui vit dans les profondeurs de l'onde, arrivaient éblouis à la lumière du jour. Un tel amour jaillissait de lui que la terre s'en trouvait transformée. Tous s'aidaient et une paix féconde versait ses trésors dans la vallée.

» Il chantait et de sa bouche parf-

mée s'envolaient les abeilles gonflées de miel.

» Une fille de Meuse, dont la mère était la fée qui multipliait les épis dans le champ et les graines dans l'épi, qui faisait les fruits et les moissons, l'aima.

» Le frais parfum de leur amour enchantait la vallée transfigurée. Les fleurs naissaient sous leurs pas, et les nénuphars, surgis du fond des eaux, venaient épanouir leurs calices d'or à la lumière quand ils se baignaient dans le fleuve.

» Mais, jalouses de ce bonheur, les femmes de Profondeville, dans le temps des ducasses, ayant beaucoup bu, s'emparèrent de lui, et, furieuses de ses dédains, le lacérèrent de leurs ongles tranchants et le jetèrent dans le fleuve.

» Les abeilles, à qui il avait appris à chanter, n'entendant plus sa voix mélodieuse, désertèrent les ruches, et

après l'avoir cherché longtemps disparurent.

» Puis, ce fut comme une nuit épaisse qui se répandit sur la vallée. Vers ce temps-là, la Meuse courroucée déborda de ses rives, et, entraînant les terres ensemencées, rendit stériles les champs d'alentour.

— Comment revinrent-elles, car elles sont revenues, les abeilles ?

— C'est Jésus qui les ramena avec le pardon pour tous les hommes. Il les ramena dans la vallée et recommanda au maître de leur parler souvent pour qu'elles s'habituent à reconnaître sa voix. Il dit au maître de leur parler avec douceur et de ne point prononcer auprès des ruches des paroles grossières.

» Elles jouissent de la protection divine. Dieu punit celui qui tue une mouche à miel.

» C'est pourquoi, le jour de la Fête-Dieu, les abeilles construisent un rayon en forme d'ostensoir. Quand le Saint-Sacrement est exposé, si elles essaient et qu'on n'a point préparé de ruche, elles vont former sur un arbre le gâteau d'adoration.

» Comprends-tu maintenant pourquoi elles ont quitté la ferme de là-haut ? Elles doivent être charmées et le censier ne veut point parler à des bêtes comme à des gens, alors que partout dans nos alentours, quand le jeune essaim, escortant sa reine, traverse l'air radieux à la recherche d'un domaine nouveau, les paysans chantent la chanson qui les flatte et les attire :

Vino les belles
Vino les belles
Vino les belles
Efèyes ! »

Le soleil avait disparu derrière la montagne, le berger rassembla son troupeau et me dit au revoir.

Je regagnai ma barque cachée dans les roseaux, et le regardai s'éloigner dans le crépuscule. Déjà le troupeau se confondait avec les brumes qui montaient de la terre. Les chiens vigilants apparaissaient encore, mais nimbés de brouillard, tandis que la haute silhouette du berger, appuyé sur sa houlette comme le dieu Wotan sur sa lance, dominait toute la plaine.

L'ombre des collines couvrait le fleuve de sa mélancolie et tout en voguant vers l'autre rive où m'appelait une voix familière, je pensais encore au berger, à Orphée et à Jésus.

L'Horloger

On fut fort étonné quand mourut la femme de l'horloger Mulot. Celui-ci, sous prétexte qu'il était trop vieux pour suivre le cercueil, par un temps humide et froid, jusqu'au cimetière, et que les émotions trop fortes nuisaient à sa maladie de cœur, chargea Nesse, le veilleur des morts, de le représenter. Si l'on avait encore enterré autour de la vieille église, comme cela se faisait autrefois, peut-être aurait-il rendu à son épouse les derniers devoirs, mais le nouveau champ était situé par delà les vergers, à l'orée du bois, dans des ter-

rains détrempés. Il faut être jeune, disait-il, pour aller jusque-là.

Cela fit l'objet des commentaires du village.

— Il aurait bien pu, proclamait-on, conduire la compagne de sa vie jusqu'à la fosse, au risque de pâtir d'un rhume de cerveau, et ne pas se décharger de ce soin sur des étrangers. Heureusement que le Nesse est passé maître en ce genre de cérémonie.

— Bah ! ce n'était qu'une chipie, la mère Mulot, elle lui rendait la vie dure à ce pauvre homme ; l'en voilà délivré. Maintenant il ne devra plus se presser de boire sa petite goutte au cabaret, les yeux toujours fixés sur l'horloge, comme par le passé.

Mais ce qui surprit le plus, c'est que Mulot n'alla plus du tout à l'estaminet. Auparavant, avec la régularité qui convient à un homme de son métier, il se

rendait, deux fois par jour, au café Saint-Roch et chez Fine-ma-Tante, pour absorber un verre de péket. S'il ne s'y attardait point comme tant d'autres, c'est que, disait-on, il craignait l'humeur acariâtre et les reproches amers de sa moitié. Quelquefois, dans la ruelle qui longeait la haie du jardin de l'horloger, on avait écouté, non sans grande joie, les apostrophes véhémentes par lesquelles la femme accueillait son mari.

On prenait même plaisir à raconter à la vieille, la sachant fort jalouse, quelques menues fredaines de Mulot, ce qui déchaînait infailliblement la tempête.

Ce n'est point qu'on voulût du mal à Mulot, mais on le trouvait trop mystérieux. Il évitait soigneusement toute conversation qui eût trait à ses affaires, à ses goûts, à lui-même et jamais per-

sonne n'avait été invité chez lui. Ses clients n'allaient pas plus loin que la boutique ; seuls, le maçon, le poêlier, le menuisier et le blanchisseur avaient franchi le seuil des autres chambres ; c'est pourquoi l'on avait cherché à savoir davantage, en suscitant des querelles ménagères. Et comme la vieille reprochait invariablement à Mulot son inconduite, on imaginait des horreurs.

Quand on vit que l'horloger, trompant l'espoir du village, se confinait plus que jamais entre ses quatre murs, les langues allèrent leur train.

— Il manigance quelque chose, disait-on. Vous verrez qu'un de ces jours, Rosalie, vous savez bien, la servante que la vieille avait chassée, rentrera au logis.

— On ne saurait le nier, cet homme n'est pas comme un autre.

— Sa femme valait mieux que lui,

il lui en a fait voir !

Pourtant, Mulot ne faisait tort à personne. Derrière la fenêtre garnie de montres, le manche de la loupe entre les dents, il limait, vissait, démontait, remontait, frottait, polissait, relevant son visage pâle, braquant son œil d'un bleu morne encadré de paupières chassieuses vers les gamins qui regardaient curieusement l'horloge où courait, furtive, l'aiguille des secondes.

Mulot travaillait toujours, et cependant il envoyait les clients à son confrère, dont il avait longtemps été l'ennemi.

Quand il partait en tournée, il déployait le volet, fermait soigneusement la porte au moyen d'une clef à secret et s'en allait d'un pas automatique, balançant en cadence son bâton de cornouiller. On disait qu'il y avait des pièges devant chaque porte et chaque fe-

nêtre de sa demeure.

Mulot allait remonter les horloges dans les châteaux et quelques vieilles fermes des alentours. Il s'attardait auprès d'elles, les palpait, les ouvrait, examinait leur mécanisme, caressait les aiguilles et le balancier. Il écoutait le bruit du pendule ; le déclanchement de la sonnerie le remplissait d'émoi. Il attendait, plein de trouble et d'impatience, la chanson des heures, et ne quittait ces amies qu'à regret.

Tout son bonheur était d'en emporter une, soit pour la réparer, soit qu'il l'eût achetée ou troquée contre une neuve.

Il routait à grands pas, la tenant sous le bras gauche, tandis que son bâton de cornouiller frappait le sol avec énergie. Et son œil bleu, entouré de chassies rouges, morne d'ordinaire, luisait d'un vif éclat.

— Quel vieux lascar ! murmurait-on. Il a encore été faire des siennes, à cet âge. Et il croit nous donner le change en rapportant cette pendule. Quelle conduite !

On fut étonné cependant quand, étant allé aux renseignements dans les villages, on apprit que le vieux marchandait partout des horloges, et qu'il les payait parfois des prix exagérés. Jusqu'aux premières neiges on le vit par tous les temps, dans la pluie ou les feuilles mortes, rapportant son butin.

Et l'on continuait à ronchonner contre lui :

— Vieux fou ! Est-ce permis de jeter ainsi son argent ?

On ne lui pardonnait pas de modifier l'image que pendant longtemps on s'était faite de lui : derrière la vitrine, penché sur un ressort à limer, le

manche de la loupe entre les dents, relevant quelquefois son visage glabre et allongé, encadré de cheveux blancs, et braquant son œil glauque vers les gamins qui lui faisaient des grimaces tout en regardant courir l'aiguille des secondes sur le cadran qui se balançait.

Dès que les neiges couvrirent la colline sur laquelle grimpaient le village, on ne vit plus guère l'horloger Mulot hors de chez lui.

Dans sa maison bien chauffée par de grands feux de bûches, il vivait parmi ses horloges.

Elles composaient, pour lui, tout un monde.

Le cadran de l'une, taillé à la main, dans du bois de chêne, semblait un vieux visage boucané de forestier. Dans les grands bois, elle avait pendu à un tronc d'arbre qui soutenait une hutte de charbonniers. Elle avait

sonné des heures laborieuses et rudes dans le bruit du vent qui agitait les ramées.

Il y avait l'horloge à coffre de chêne, au cadran de cuivre, qui lui rappelait son enfance.

Il y en avait de la Forêt Noire ; au fronton de l'une d'elles, quand la porte s'ouvrait, le coucou chantait son refrain en se balançant sur un perchoir ; sur une autre, c'étaient trois petites marionnettes qui surgissaient, tiraient à Mulot leur révérence et, comme dans la chanson, faisaient trois petits tours avant de disparaître. Sur une autre, on voyait un petit bateau qui, toutes voiles déployées, naviguait au rythme du tic-tac.

Une horloge sur laquelle le globe terrestre était figuré indiquait toutes les divisions du temps : les secondes, les minutes, les jours, les semaines, les

mois, les années. Elle marquait aussi les lunes et leurs quartiers. L'horloger voyait surgir une mince faucille d'or qui, jour par jour, s'élargissait, s'enflait, devenait un disque, puis diminuait, redevenait croissant pour disparaître sous l'émail bleu du cadran.

Au sommet d'une autre, la mort, à tous les quarts, fauchait son andain.

Il y avait des heures de toutes sortes, d'or, d'argent, de cuivre, il y avait des aiguilles taillées comme des flèches, comme des hallebardes, comme des fleurs de lys, d'autres ajourées comme de la dentelle.

Il y avait une horloge qui faisait jouer tout un carillon aux voix chevrotantes, un peu voilées, et une autre qui, par le déclic de son heure, agitait toute une volière d'oiseaux empaillés. Des bosquets s'animaient de battements d'ailes et de chants variés. Une source

coulait où venait boire un pinson, tandis qu'une fauvette mutine se dandinait sur une ramille.

D'autres montraient le faste, l'élégance et la noble ordonnance de la cour du roi Soleil. D'autres avaient le charme tendre de boudoirs exquis et parfumés. Elles avaient sonné des heures galantes. Le temps passait sous l'étreinte d'amants enlacés ou parmi des guirlandes de petits amours. Le Sèvres les parait de sa grâce frêle et délicate, le Saxe y faisait chanter ses couleurs fraîches.

Et Mulot pensait longuement aux pays qu'elles avaient traversés, aux vicissitudes de l'existence qui, d'un boudoir de marquise, les avaient conduites dans sa boutique. Il rêvait aux soupirs d'amour auxquels leur tic-tac avait été mêlé. Et comme il aimait la beauté malgré le choix malheureux

qu'il avait fait naguère de sa femme, cette affreuse mégère, il arrivait qu'une de ces mignonnes créatures se levât de son siège, secouât sa robe à paniers et vint lui caresser le menton.

Le bonhomme, tout heureux, riait, riait. Et comme il était seul, les gens d'en face qui l'épiaient à travers les vitres, disaient :

— Le vieux fou ! il rit au souvenir d'un de ses vilains tours.

Quelquefois aussi, les petits amours de biscuit s'animaient et dégringolaient jusqu'à lui pendant que les oiseaux pépiaient dans les buissons, que la source coulait, que le coucou chantait, que les petites marionnettes tournaient trois fois et que la mort fauchait son andain.

Ce petit monde turbulent, pittoresque et mécanique le remplissait de

délices ; il en oubliait l'autre, le grand, fait de laideur, de haine et de souffrance.

Mulot recréait ainsi, à son gré, une humanité joyeuse, galante, un peu folle et d'une harmonie parfaite pour lui.

Il se réveillait au babillage de ses favorites. Elles parlaient, chuchotaient, soupiraient toutes ensemble et se livraient à des fantaisies variées. Quelquefois, mariant leur tic-tac, elles imitaient le bruit d'un galop lointain de petits chevaux, et Mulot voyait des reîtres remonter la colline vers les ruines du château que l'on apercevait à travers les grands arbres, emportant avec le butin quelques femmes éperdues. Il voyait de brillants équipages partir en chasse, des haquenées éclatantes de soie et de velours et de jolis seigneurs, le faucon au poing.

A d'autres moments, c'étaient les petites dames de Sèvres et de Saxe qui bavardaient dans un salon de satin rose, lui faisant la grâce de tolérer sa présence ; ou bien il écoutait les confidences que l'on échangeait dans l'allée assombrie d'un vieux parc, sur un banc couvert de mousse.

Un jour qu'il gelait très fort, il fit de grands feux dans ses chambres pour que sa petite compagnie eût bien chaud, car il avait remarqué que le carillon marquait son humeur en chantant d'une voix plus métallique que d'habitude.

En entendant crépiter le bois mort qui se tordait sous les flammes, une gaîté inaccoutumée, un vent de petite folie passa dans les horloges. Tous les personnages se trémoussent d'aise ; Mulot, rempli d'attendrissement, les écoute jacasser, jacasser. Les tic-tacs

trottent, trottent, galopent, galopent, sans trêve ni repos, tout autour de lui.

Occupé à examiner une montre d'or ancienne qu'il a achetée à la ville, il tient entre ses dents serrées le manche de la loupe, ce pendant qu'au moyen d'une pince il touche les rouages avec une délicatesse extrême. La voilà arrangée : il suffit de presser sur la petite boule qui tient l'anneau pour qu'aussitôt une sonnerie indique l'heure et le quart.

La montre et la voix un peu usée sont si jolies que Mulot la fait chanter plusieurs fois. Cela amuse follement les petites horloges qui rient, rient sans plus pouvoir s'arrêter. Les dames de Sèvres et de Saxe se lèvent de leur siège pour danser la pavane, tandis que les petits amours mignards et folâtres dégringolent jusqu'à l'horloger et viennent lui chatouiller le nez.

Il est si heureux qu'il se sent tout troublé, une ivresse lui monte à la tête, il chancelle, tandis que les petites folles rient de plus belle. Il se sent entraîné dans une ronde endiablée.

— On dirait que le vieux vient d'attraper une tourniole, s'écrièrent les gamins qui regardaient, sur l'horloge de la fenêtre, courir, pressée, l'aiguille des secondes ; il ne bouge plus.

A ce moment, le coucou ouvrit sa porte et chanta, le bateau se balança sur les flots, les oiseaux gazouillèrent dans les bocages parmi les fleurs ; comme dans la chanson les marionnettes firent leurs trois petits tours et la mort faucha son andain.

Le vieux Mulot était parti pour le paradis des horloges.

Les Joueurs de Piquet

Bebert Cahiet et Flip Burniau se rencontraient tous les jours au Tournebride, cabaret situé un peu à l'écart, à égale distance des deux hameaux qui forment le village.

Tous les jours, quelquefois en compagnie de rouliers, dont les chevaux broyaient devant la porte un picotin d'avoine versé dans la crèche de bois, mais le plus souvent à eux deux, ils jouaient au piquet en buvant une chope de bière et en fumant de l'Obourg dans des pipes de Nimy. Pourtant, l'un était du haut Sugny, tandis que l'autre habitait le bas Sugny. Le haut et le bas

étaient en guerre et chacun prenait avec ardeur la défense de son coron. En outre, Bebert était du parti du curé, tandis que Flip tenait pour le mayer.

Mais quoique mayer et curé fussent à couteaux tirés, cela n'empêchait pas Bebert et Flip d'être comme c... et ke-mise, selon l'expression du pays.

Pour Bebert, une partie de piquet où il n'avait pas Flip pour adversaire manquait de saveur. La même chose pour Flip : si Bebert n'était pas là, il ne prêtait au jeu qu'une attention assez vague, l'enthousiasme et la passion lui faisaient défaut. Flip restait béat d'étonnement devant les impasses savantes que Bebert pratiquait, Bebert admirait l'audace avec laquelle Flip opérait son écarté.

Pour chacun d'eux, l'autre n'avait pas son pareil.

C'est pourquoi, malgré les colères qui

agitaient les deux bourgs, malgré les événements qui se succédaient et les discussions auxquelles ils donnaient cours, les deux copains se retrouvaient journallement au Tournebride, à moins que leur existence coutumière n'eût été violemment dérangée par quelque fait considérable.

Pourtant, que de pourtant ! Le Tournebride n'était revendiqué ni par le haut Sugny ni par le bas Sugny, de sorte que ceux du haut trouvaient que Bebert achalandait trop un estaminet qui n'était pas de chez eux. Les gens du bas adressaient à Flip le même reproche.

— Avec ça que nos affaires ne marchent déjà pas trop bien ! disaient les cabaretiers. Si les bonnes pratiques vont ailleurs !

Mais les deux compagnons ne trouvaient nulle part la bière aussi bonne

qu'au Tournebride. Nulle part, ils ne se plaisaient autant que là. Ils en faisaient la remarque chaque fois qu'ils se rencontraient dans un autre lieu. Là, ils n'étaient pas distraits par les discussions et les doléances de leurs concitoyens. Et le patron, étant neutre, n'offusquait ni l'un ni l'autre. On ne savait pour qui il votait. Si l'on parlait en sa présence de la politique du village, il faisait la moue et disait, lorsqu'il était obligé de répondre :

— Je n'm'occupe nin d'ces affaires-là, mi ; j'aime mieux parler coumère que d'parler politique. J'vique en paix avec tout le monde. Inutile de s'faire de la bile.

Et autres apophtegmes du même genre.

Ce n'est point pourtant que Cahiet et Burniau ne se disputassent point.

Bebert, quand il perdait trop, par-

lait des « racas » du bas Sugny. Flip ripostait par les « bourriques » de là-haut.

Si Flip était de mauvaise humeur, il invectivait les « têtes de pipe » chères à Bebert. A son tour, Bebert mettait la conversation sur les « navets ». La discussion s'envenimait.

Quelquefois, ils se quittaient brouillés à mort. Mais, deux jours après, ils se retrouvaient comme par hasard au Tournebride, prenaient place à la table l'un en face de l'autre, fumaient la pipe, buvaient une chopine et jouaient un cent de piquet, évitant avec soin tout sujet irritant de discussion, chacun craignant d'être allé un peu trop loin l'avant-veille et d'avoir froissé son vieux copain. Tant que durait le souvenir de la petite algarade, ils se montraient plein de bienveillance l'un envers l'autre et s'offraient des

gouttes à n'en pas finir.

Mais un jour la querelle fut plus vive. C'était aux approches d'une élection communale. Les Capulet et les Montaigu de l'endroit se livraient une guerre acharnée. Les têtes de pipe ayant forcé Bebert à accepter une candidature, les navets décidèrent Flip à se mettre aussi sur les rangs. Les Sociétés de musique rivales l'Harmonie et la Fanfare parcoururent la commune en jouant des pas-redoublés. On s'apostropha, on se défia.

Chacun avec son clan, les partenaires se rencontrèrent sur la place du haut Sugny. Ils se seraient volontiers évités, mais, mis en présence l'un de l'autre, ils oublièrent le piquet du Tournebride.

Ils s'invectivèrent. Flip, à bout d'arguments, reprocha à Bébert l'espèce de pois chiche qu'il portait sur l'ailette

droite du nez.

Bébert, vexé, riposta.

— Vous, Burniau, si la mort ne vous embellit pas, vous serez un vilain trépassé.

Piqué au vif par les rires qui accueillirent cette saillie, Flip mit le poing sous le nez de Bébert.

Mais, heureusement, le garde champêtre intervint, les navets d'un côté, les têtes de pipe de l'autre, s'éloignèrent en proférant de terribles menaces.

Tous deux furent « busés », les cabaretiers des deux hameaux ayant voté contre eux parce qu'ils fréquentaient le Tournebride au détriment de leurs débits.

— Dévouez-vous aux intérêts de la commune, se dirent-ils tous deux, non sans amertume, voilà comment on vous récompense !

Rentrés dans le cours normal de leur vie régulière, ils reprirent le chemin du Tournebride, chacun se disant, en pensant à l'autre :

— Ce n'est pas parce que je suis brouillé avec lui que je n'irais plus au cabaret qui me convient. Je ne le crains pas.

Ils se retrouvèrent non sans une vive émotion. La réconciliation ne fut pas longue à venir. Ils l'avaient tant désirée tous deux qu'ils jurèrent, après avoir bu force chopes et gouttes, de ne plus se quitter de leur vivant ni même après leur mort. Pour réaliser cette seconde partie du programme, ils allèrent chez le notaire et firent leur testament.

Flip était « vieux jeune homme » et Bébert veuf sans enfants. L'un léguait à l'autre tous ses biens. Une seule et même condition fut insérée dans les

deux actes. Leurs caveaux, au cimetière, seraient contigus et communiqueraient par une ouverture ; là seraient placés un pot, deux verres, deux pipes de terre et un jeu de cartes.

Pour être sûrs que leur volonté fût exécutée, ils firent construire les tombes et en surveillèrent eux-mêmes l'aménagement.

Flip mourut le premier d'une attaque d'apoplexie. Bébert ne tarda pas à le suivre.

Ils sont là, dans leurs caveaux. Sur la pierre mitoyenne de la baie qui réunit ceux-ci, les chopes, les pipes et les cartes sont placées.

Les gens qui viennent au cimetière honorer leurs morts affirment qu'ils entendent chaque fois, en passant devant la tombe des anciens habitués du Tournebride, les voix de Bébert Cahiet et de Flip Burniau qui comptent les

points d'une partie de piquet.

Les Sorcières des Trieux

L'Chalé d'amon Monin terrifiait par ses récits les bonnes femmes des Trieux. Les soirs d'hiver, il n'en finissait pas de raconter les exploits des lutins et les méfaits des sorcières. Les enfants l'écoutaient transis d'effroi, appréhendant déjà le moment où, ayant soufflé la chandelle, ils se trouveraient dans les ténèbres de leur chambre, en proie aux génies malfaisants, fils du diable et de la nuit. Le nez crochu de la vieille Cadie décrivait un arc plus considérable que de coutume, tandis que le menton en galoche de Titine remontait et que les lèvres lui entraient dans la bouche.

C'est qu'il parlait avec une expérience que personne n'eût songé à contester, car son infirmité avait été, disait-il, occasionnée par une sorcière d'un village voisin qui lui avait cassé la jambe d'un coup de balai en revenant du Sabbat.

L'histoire, il l'avait racontée plus de cent fois. Il avait commis l'imprudence de quitter la grand'route pour couper au court par le Tienne des Perdrix, en revenant la nuit d'une ducasse. Mal lui en avait pris ; une sarabande tournoyait là-haut, de démons aux pieds fourchus, de mégères aux yeux de phosphore, à la chevelure hérissée de vipères sifflantes.

La mimique de son visage, les inflexions de sa voix imitant le bruit furieux de l'ouragan dans les feuillées, ne laissaient aucun doute sur la véracité du récit. Il donnait froid dans le dos.

Mais aussitôt sa présence signalée, la ronde maléfique s'était instantanément dispersée. Certains personnages avaient disparu dans des trous de rochers, d'autres étaient rentrés dans le sein de la terre, tandis que les sorcières traversaient les airs en chevauchant leur manche à ramon.

Une de ces Walkyries du balai l'avait frappé et renversé dans sa fuite avec une telle force qu'il en avait perdu toute connaissance.

Un frisson d'épouvante secouait ses auditeurs.

Il ne s'était réveillé qu'au petit jour, en proie à des douleurs qui lui tenailaient la jambe.

Vainement il avait essayé de se remettre sur pied. C'est en se traînant sur le sentier caillouteux qu'il avait dû regagner son logis, situé au bas du coteau. Il en avait eu pour deux mois

à se remettre. Et encore !

Lorsqu'il était enfin sorti sans béquille ni bâton, clopinait-il si curieusement que les gamins, pour traduire le rythme de sa marche, criaient à chacun de ses pas : « cinq et trois font huit ! » ou bien encore :

Chalé mo mo !

Chalé nin nin !

Chalé d'amon Monin.

Mais Monin était bien plus terrifiant encore les soirs d'été. Assis devant sa demeure, contre le mur de pierre grise que la vigne couvrait de ses rameaux, il parlait :

— Je les ai encore entendues hier, disait-il. Elles bisaient comme les vaches d'amon Tautaume quand, l'année dernière, elles ont été mordues par les taons ; elles sifflaient comme le vent

dans les meurtrières de la vieille tour ; elles criaient comme des chouettes. Il n'aurait pas fait bon de se trouver là ! Pourtant, j'avais allumé un grand feu avec de la paille tressée en forme de croix. Mais il semble que plus rien ne les effraye tant que les étoiles n'aient disparu du ciel, que le jour ne se soit montré à l'horizon, que la chanson du coq n'ait retenti.

Si les bêtes restaient le soir aux champs, il arrivait qu'elles fussent indisposées. Le boiteux attribuait cela aux makralles qui terrifiaient les nuits du village.

— Moi, disait-il, bien que je leur aie payé mon tribut et qu'elles ne puissent plus rien me faire, je ne laisserais pas mes vaches au dehors après le coucher du soleil, car on ne sait ce qui peut arriver !

Aussi les métayers des environs se

gardaient-ils bien de faire sortir les bêtes des étables avant qu'il fût grand jour. Dans le hameau, on abandonna l'usage de laisser pâturer le bétail pendant toute la bonne saison. Chaque vesprée il réintégrait la cense. Et l'on avait raison, car des pierres, lancées sans doute par des êtres diaboliques, tombaient sur les toits des chaumières durant le repas du soir.

Titine et Cadie reconnaissaient que, grâce à sa sagesse, Monin possédait les plus belles génisses du village. Mais elles avaient beau l'imiter, faire des neuvaines à Sainte Brigitte, patronne du bétail, recourir au buis bénit, à la corne brûlée et autres recettes pour éloigner les sortilèges, leur prudence et leur piété ne remplaçaient pas le bon fourrage. Pourtant, elles tenaient plus de prés que le Chalé pour la même quantité d'animaux.

Mais il n'y avait que le tailleur pour prétendre qu'il n'est pas possible d'élever, de nourrir, d'engraisser cinq aumailles avec un bonnier de médiocre prairie.

— Qu'il tâche de connaître son métier avant de s'occuper des autres, répliquait Monin. Qu'il confectionne les vêtements aussi bien que j'élève mes veaux et ses clients ne se plaindront plus.

Le tailleur ricanait.

— Ce n'est pas difficile, car s'il ne les faisait paître que sur son mauvais « tienne » et pendant le jour seulement, ses vaches n'auraient guère plus de graisse que les manches à ramon de ses sorcières.

Ce tailleur était, comme la plupart de ses confrères, d'une incrédulité déplorable. De même qu'il insinuait que la campagne de Russie du vieux Blanc

se bornait à un voyage à Givet, il prétendait que la claudication de Monin était due, non aux malversations d'une makralle, mais à une chute aggravée par l'absorption de nombreux pékets.

— Il en a tiré un bon parti, ajoutait-il, elle l'enrichira, sa chute.

Le fait est qu'à la vente des biens dépendant de la ferme du milieu du village, le Chalé se fit adjuger quelques bons arpents des prairies situées dans la plaine.

On raconta alors que Mihien d'Avène, le chemineau, avait vu souvent le Chalé d'amon Monin qui faisait paître ses aumailles, la nuit, dans l'herbe, la luzerne, le trèfle ou le sainfoin des autres, aux Trieux.

Cadie et Titine ne se laissèrent jamais persuader que les sorcières ne sifflaient point là haut comme le vent de bise sous les portes, tandis que beau-

coup d'autres se rangèrent enfin du côté du tailleur longtemps méconnu. Mais l'Chalé s'en moquait, maintenant qu'il avait des biens au soleil, possédait d'excellentes pâtures et un superbe troupeau qu'il venait encore d'accroître de deux bêtes.

Comme il avait réussi, il garda et acquit davantage encore la considération des villageois. Quelques-uns songent même à lui confier les intérêts du bourg, persuadés qu'ils seront en de bonnes mains.

Le Berger des Etoiles

Il reparaît au village après Pâques fleuries, pour les exercices de la Semaine Sainte et pour revoir les brebis, car, après le temps pascal, quand les pâquerettes fleuriront les prairies, quand les anémones étoileront les bois, gouttes de lait tremblantes, quand les jonquilles pareront d'or jaune les bords des fossés, le troupeau gravira les sentiers de la montagne pour aller paître sous sa garde dans les trieux lointains.

Pourquoi les a-t-il délaissées, ces compagnes, après les avoir reconduites à la bergerie, avant les premières neiges ? Qui le sait ? Naguère il restait

près d'elles, gîtant sous la charpente et le chaume, durant la mauvaise saison, et les entourait de tendres soins, veillait à épaissir leur litière faite de paille, de genêt et de fougère, pour les préserver du froid et de l'humidité et guérissait leurs maux.

Bien que, pressentant son départ, les agneaux bêlassent d'une voix si plaintive que son cœur en était tout remué et qu'un pleur roulât, brillant, dans une ride de sa peau ratatinée, il avait fait un paquet de ses hardes, pris sa houlette et s'était éloigné par le chemin qui méandre au flanc de la colline.

C'est qu'au fond de cette vallée l'horizon est trop borné et que souvent le brouillard, s'essorant du ruisseau vers la tombée du jour, dérobe à sa vue le ciel constellé. A regarder toutes les nuits, les étoiles, le berger a fini par

préférer à ses brebis le troupeau lumineux qui se promène par les champs infinis de l'azur. Il a voulu voir les images célestes qui, l'été, cheminent de l'autre côté de la terre et surgissent au temps des pluies froides de l'Orient pour escalader le ciel.

Mais le voici revenu.

Les fêtes de Pâques terminées, il a vu le char d'or entre le Zénith et l'étoile polaire; au dessus le lion au repos, à droite le taureau à l'œil clair, et à la crête de la montagne, lumineuses, blanches comme des fleurs de pommiers, les princesses qui annoncent le retour enchanté du printemps, les Pléiades.

— Dormez mes mignonnes, dormez mes brebis, demain nous partirons à l'aube.

Le berger a le sommeil léger, il entend le jour venir! Le coq chante. Les

chiens sortis de leur niche regardent, avec le toujours même étonnement, les ténèbres qui reculent devant la lumière et aboient d'allégresse.

Debout! le sac est prêt. Br.r.r.r.r. Br.r.r.r.r.... le berger fait entendre le cri sourd qui rassemble les moutons, presse les chiens et met en route le troupeau. Les bêtes, heureuses de la délivrance, s'attardent en chemin, musardent le long de l'eau, broutillent les feuilles de saule, taquinent les jeunes pousses des haies, baguenaudent dans les champs à la recherche des bosquets de noisetiers, mais les gardiens vigilants, en leur faisant au besoin sentir la dent aiguë, les ramènent vers l'homme qui, couvert d'une toison, appuyé sur sa houlette comme un dieu barbare sur sa lance, monte à travers les fondrières, les ornières et les terres éboulées.

Il a traversé les sapinières pour ne s'arrêter qu'à l'orée des vieux bois de chênes, dans la lande où déjà commencent à se dorer les genêts parmi les bruyères reverdies. La cabane s'y trouve perchée sur ses roues et sa lucarne regarde d'un air mystérieux les solitudes ; au dedans, la pailleasse que l'homme renouvellera s'il y pense, quelques outils et quelques ustensiles. Si l'un ou l'autre gueux, passant par là, durant l'hiver, a cherché abri dans la guérite, il y a laissé tout en place : personne ne se chargerait d'un si maigre butin.

Les barrières à claire voie qui servent à enclore le troupeau pour la nuit sont là aussi. Rien n'a changé. Les monts arrondissent leurs cimes et moutonnent jusqu'à l'horizon, ils s'éloignent en bleuissant et ne sont plus dans le ciel qu'une cendre légère. Il n'y

a que les agneaux tard venus qui ne connaissent point cette étendue, les autres ont conservé dans le rectangle de leur pupille l'image confuse de cet espace immense et solitaire.

Quant au berger, il reprend possession de son domaine comme s'il ne l'avait quitté que de la veille ; il n'a plus rien à y découvrir ; tout ce que l'œil humain peut apercevoir à la ronde, il le connaît depuis très longtemps. Sans doute se mettra-t-il à la recherche de quelques simples dont il connaît les cachettes, de fruits sauvages et de bois mort, mais les jours ne l'intéressent plus guère, c'est de nuit qu'il préfère vivre, car le mystère infini des étoiles le hante éperdûment.

C'est pour lui que, laissant le hameau, il va passer l'hiver dans les ruines d'un vieux château-fort, au sommet d'une roche escarpée, que les

brouillards n'enveloppent jamais. Il a vécu là-bas avec des chemineaux, des mendiants, des bohémiens qui apportent les secrets de contrées lointaines. C'est là qu'il a vu le verseau pencher son urne et de cette urne la Lesse couler par une vallée sauvage vers le fleuve lacté de l'Azur. C'est là aussi qu'il a aperçu, dans tout leur éclat, les poissons merveilleux qui cherchent les anneaux d'or que les fées, les princesses et les enchanteurs laissent tomber dans l'eau, en jouant au bord des sources, des rivières ou des fontaines.

Ensuite, le pâtre ayant saisi le bouc, l'a égorgé dans le bois ; le sang fertilise les prairies d'alentour, puis, sautant parmi les rochers, glissant comme un orvet sous les pierres, se frangeant d'écume, dansant la ronde et babillant, s'en va retrouver la Meuse à Yvoir.

C'est que, pour le berger, le cours

majestueux du fleuve avec son cortège de légendes héroïques et tendres se trouve au ciel.

Les sorciers du pays, les diseuses de bonne aventure, les nécromanciers venus de très loin dans des roulettes, tous ceux qui conservent précieusement quelques bribes de la sagesse des mages ou de la science des vieux astrologues, le berger les connaît, il leur a parlé. Il a conservé dans sa mémoire ardente les images baroques d'anciens zodiaques et l'escalade des airs par toutes sortes de monstres.

Le firmament lui était apparu comme l'ancre de toutes les bêtes fantastiques des contes bleus, des prophéties et de l'apocalypse. Tant de laid et d'épouvante grouillaient au ciel qu'on n'eut pas imaginé pour l'enfer quelque chose de pire.

Sur d'autres grimoires, la voûte s'é-

tait remplie de bêtes heureuses, comme au matin du monde dans le paradis terrestre. On avait vu le lion à côté du chevreau, le taureau et le bélier, les ours et la licorne, la colombe perchée sur l'hydre, le dragon, le chien fraternisant avec le lièvre et le cygne insoucieux de l'aigle.

On lui avait aussi montré le meurtre d'Abel, le sacrifice d'Abraham, l'arche d'alliance, la harpe de Saül, la fronde de David, Daniel dans la fosse aux lions, les Évangélistes, la nef de Saint-Pierre, Sainte-Catherine et Jeanne d'Arc, l'Ange Gabriel et la croix de Sainte-Hélène.

Mais tout cela ne l'avait point satisfait, car depuis que les amants, en regardant les étoiles, voulurent diviniser leur amour, depuis que les héros éternisèrent au ciel leurs exploits merveilleux, depuis qu'il y a des hommes et

des troupeaux, c'est-à-dire depuis que les pasteurs contemplent les points d'or des mondes et leur marche triomphale, chacun n'a vu dans la voûte étincelante que le miroir de son âme.

Toute la vie du vieillard est écrite là-haut en signes magiques. Bientôt la dame de son cœur et de sa jeunesse surgira de l'Orient, s'avancera toute fleurie de charmes au bord du fleuve, y trempera ses pieds nus. Mais l'homme au crochet, émerveillé de sa beauté, l'attirera dans l'onde. Parmi les demeures de cristal où vit le monde enchanté des eaux, elle retrouvera les dames de Crève-cœur qui, par fidélité, se laissèrent tomber du haut de la tour assiégée.

Depuis longtemps il a remarqué la sorcière d'Yvoir, la plus belle fille du pays, si belle qu'elle subjuga le diable et put changer à son gré le cours

des saisons.

Mais la sérénité, qui lui était venue depuis que la barbe descendait toute blanche sur sa poitrine, s'en est allée. Il est soucieux : l'innocent qu'il avait rencontré dans les ruines du vieux castel, le chemineau qui, sur son accordéon, jouait des airs si tendres aux étoiles, le doux Mihien d'Avène... ah ! les étoiles attristées, les étoiles elles-mêmes le disent ! il a tué le Maître jeune homme qui l'avait supplanté dans le cœur d'une jeune fille. On le traque par les bois comme une bête malfaisante. Là-haut, toute la meute céleste est déchaînée, mais il marche vers l'étoile du berger.

Des visions plus riantes succèdent à celle-là. Voilà s'avancer les deux jumeaux dont l'amitié passionnée vaincra l'ogre et qui enseigneront à la terre la haute vertu d'abnégation. Les prin-

cesses mystérieuses qui ont annoncé le printemps brillent là-bas au fond de l'horizon. Elles s'en iront, cette fois encore, sans que le berger ait pu savoir ce que la septième est devenue. On dit qu'elle est prisonnière dans une île lointaine et que les jumeaux vont à sa recherche. A-t-elle été sacrifiée comme on le prétend ou bien est-ce l'amour qui l'entraîne ? Les six sœurs restent muettes sur le sort de l'absente ; quand on les interroge, l'anxiété voile leurs beaux yeux de lumière.

Mais l'arbre de Meuse qui annonce le temps, là-haut, a tourné son pied vers la gauche, le ciel se couvre, un frisson de froid passe sur la bruyère. Est-ce que l'écrevisse qui déjà passait du Sud à l'Ouest, où elle doit annoncer le solstice ardent, marcherait à reculons ?

A l'abri de la pluie glacée, le vieil-

lard, dans sa cabane, consulte ses zodiaques et ses images du ciel. Il rêve, tout en jetant parfois, à travers la lucarne, un regard vers le troupeau qui broute, indifférent au temps maussade. Il a entendu parler d'un loup, d'un paon, d'une grue et d'un oiseau extraordinaire qui se promènent de l'autre côté du ciel et ne veulent plus reparaître à nos yeux ; il y a très longtemps qu'ils sont partis. On dit que le corbeau et l'abeille iront bientôt les rejoindre et peut-être le cygne, le dragon et la chèvre qui, pourtant, ne quittent jamais le ciel.

Un soir de grand vent, les chiens se sont mis à hurler furieusement comme à l'approche du loup. Le berger a saisi la houlette et le couperet et cherche des yeux le danger qui menace le troupeau. Une vague forme humaine court à la lisière du bois. Elle arrive : déjà

les gardiens s'élancent, l'aboiement étranglé par la férocité. Il doit crier pour les retenir et menacer pour qu'ils reviennent auprès de lui. L'homme s'avance, c'est Mihien, le berger l'a deviné. Traqué depuis le meurtre du bragard, il erre à travers les bois. La folie l'a frappé de son aile. Cependant il reconnaît son ami qui l'entraîne dans la cabane et le réconforte.

Le berger parvient à garder Mihien près de lui. Il le cache soigneusement aux rares paysans qui passent par là, au petit varlet qui lui apporte sa nourriture et la pitance des chiens, au censier quand il vient voir comment croissent les derniers venus des agneaux.

Ils se reposent le jour et veillent la nuit, car la nuit l'innocent n'a rien à craindre. A deux, ils regardent les étoiles. Le vieillard explique au jeune

homme les légendes de la Meuse au ciel. Saint Bohi tué d'un coup de rame par son neveu Norbert d'Hastièrre, sur le fleuve de l'azur et reconduit à Onhaye par deux aumailles blanches ; le sire de Bioulx, ayant renversé sa fille en poussant contre elle son cheval, a la tête tranchée par son gendre, le sire de Montaigle, après un combat furieux. La belle Midone se promène toute la nuit quand il y a lune et, comme le cygne, jamais elle n'abandonne la partie de l'azur accessible à nos regards.

Il montre aussi le comte aux sept châteaux, la fiancée du diable et la jeune femme ailée qui, portant un rameau dans la main droite et un épi dans la gauche, prédit la fécondité de l'année. Et voici la mystérieuse chasserresse qui passe avec ses lévriers bondissants ; à l'aube, elle se reposera dans une grotte, près de Dinant, à qui

elle a donné son nom. Et voilà le bouvier, la faucille et la houlette et la roche d'où tomba le berger en poursuivant une brebis égarée, et le grand chien qui tient Sirius dans sa gueule.

L'innocent écoute la bouche ouverte. Il contemple le dragon qui garde le trésor et tous les sottais qui courent autour, tandis que le géant lève sa massue pour l'occire et donner l'or à la vierge qu'il aime ! Il pense à celle qui est au loin et qu'il ne pourra plus servir, et scrutant l'étendue constellée, il croit l'y voir souriante, tenant en main des épis qu'elle offre à la colombe. Que n'est-il le géant de Fresnes ou de Freyr pour s'emparer d'elle et l'emmener loin des hommes ! Peut-être en ce moment regarde-t-elle les étoiles, elle aussi !

Mais le ciel change ses images, la balance qui mesure les nuits et les jours se dirige du Sud vers l'Ouest, le

scorpion la suit. De l'Orient surgit le grand cheval : c'est Bayard, dit le berger, les quatre fils Aymond sont dessus. Charlemagne, qui a forcé le château de Montfort où ils s'étaient enfermés, les poursuit.

Et pendant bien des nuits, on suit la course de Bayard. Le voilà devant les fonds de Leffe, l'empereur croit déjà tenir Renaud et ses frères. Mais d'un bond la bête merveilleuse franchit le ravin. Voilà le cherau que Charlemagne fait tailler par ses soldats au flanc de la colline pour continuer la poursuite.

On tient de nouveau les fugitifs devant le rocher qui plonge à pic dans la Meuse, mais, d'un coup de jarret prodigieux, Bayard franchit l'abîme et retombe de l'autre côté de la voie lactée.

On entend le son du cor dans l'alén-

tour ; le temps des grandes chasses est revenu. Déjà le mystère de l'automne enveloppe les bois et flotte sur la plaine : la nuit et le jour ont pesé également dans la balance qui va disparaître.

Après une vesprée où ils avaient assisté de loin à l'hallali et à la curée, les deux compagnons aperçurent au ciel le cerf de saint Hubert portant la croix entre ses bois.

Le moment est venu de reconduire les moutons aux bergeries, car l'humidité froide cachée dans l'herbe les fait périr. Le vieillard laisse des vivres à Mihien et rassemble le troupeau et br.r.r... br.r.r... en route. Les amis se font leurs adieux.

Dans une semaine, au plus tard, dit le berger, j'aurai regagné les ruines du vieux château. Viens m'y retrouver, je te montrerai les étoiles qu'on ne voit

que l'hiver, comme le voile de Sainte Véronique et la fleur de lys, mais sois prudent et cache-toi bien de peur d'être pris.



Le berger est revenu aux ruines, il a retrouvé les vagabonds, les chemineaux, les bohémiens et tous les pauvres hères traqués par l'hiver qui n'ont point pu s'en aller au loin comme les hirondelles. Mais Mihien n'a pas gravi le sentier en lacet qui aboutit au fossé.

Le vieillard interroge les étoiles. La chute des feuilles a été funeste à l'innocent, il a voulu revoir celle qu'il aime. Cette fois il est pris. L'enfant de la grand'route est enfermé dans un cachot.

Mais la colombe est apparue tenant

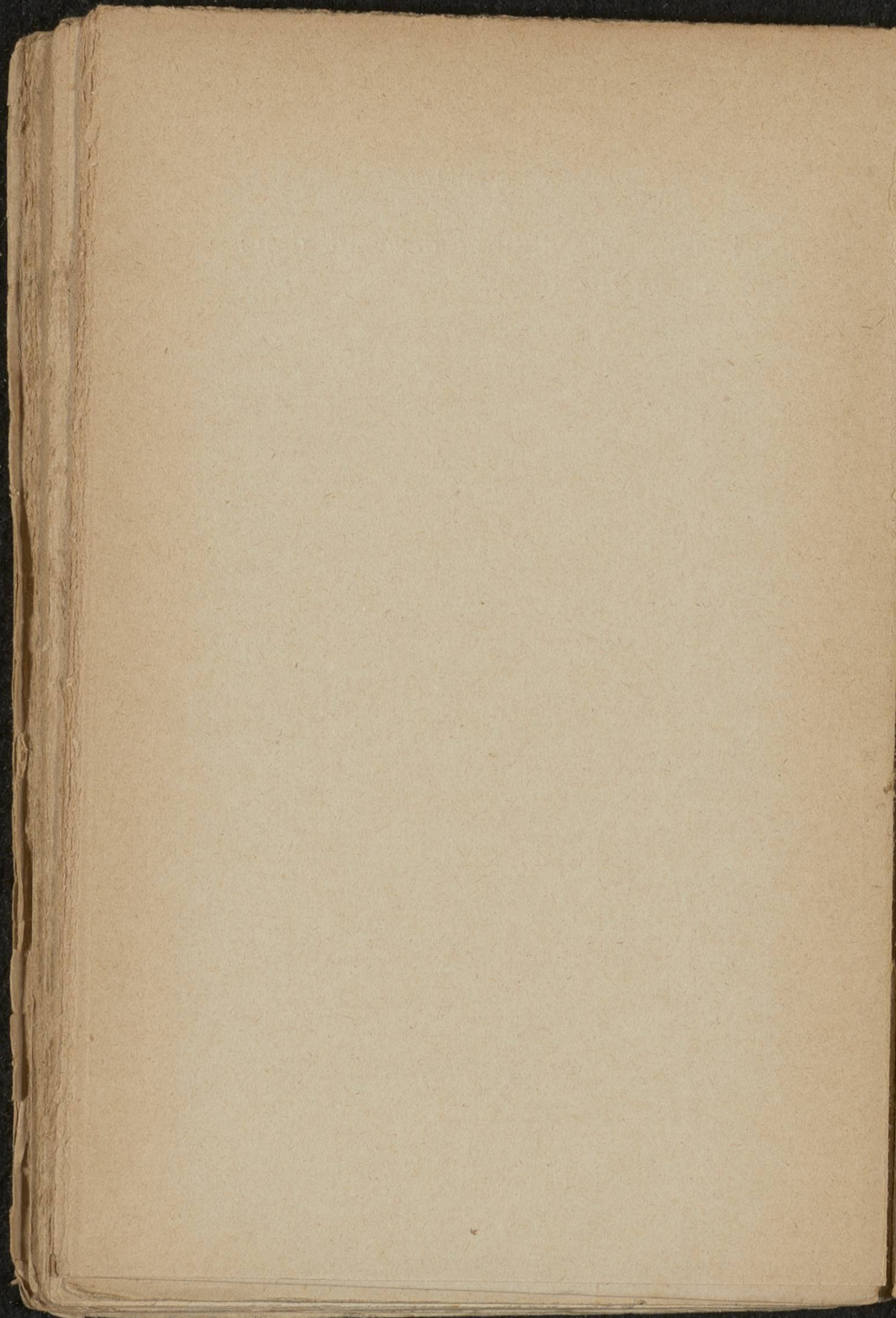
en son bec un rameau d'olivier et il semble que les anges frôlent la harpe de leurs mains diaphanes. Le meurtre a disparu du ciel, le dragon ne menace plus, et le géant, fatigué, se repose appuyé sur la massue. Tout est calme comme dans l'attente d'un grand événement.

Le capricorne amène le solstice d'hiver, toute la terre se recueille. Le précurseur a surgi, les rois mages arrivent de l'Orient et voici la Crèche. La Vierge vient de mettre au monde le sauveur des hommes.

C'est la joie pour tous ceux qui souffrent et qui aiment. Un nouvel ordre de choses est né. Encore une fois un Dieu s'est fait homme, pour les pauvres.

Le serpent et l'hydre gisent sous le berceau de l'enfant divin. Encore une fois le mal est vaincu, la lumière a

jailli, une paix infinie descend dans
l'âme du vieillard.



Azor et le Bugle

Azor faisait depuis longtemps partie de la maisonnée lorsque Tintin d'amon l'Turco se mit en tête d'apprendre le bugle, sur les instances du notaire, qui était président de l'Harmonie, comptant devenir mayor aux élections prochaines ; un des bugles de cet orphéon commençait la phtisie et il fallait sans tarder pourvoir à son remplacement, afin de ne pas se trouver en état d'infériorité vis-à-vis de la Fanfare, la société rivale.

L'ambition aidant, Tintin du Turco conçut l'espoir de devenir premier bu-

gle et même bugle solo, ce qui est la gloire au village.

La journée finie, on l'entendait s'exercer sur son instrument, soufflant avec conviction, cherchant, tâtonnant, faisant une fausse note, reprenant, continuant, poussant toujours, recommençant vingt fois la même mesure avant de la jouer sans plus d'hésitation.

La paix de la rue, où les lampes dessinaienent en noir et or les formes des fenêtres sur les pavés, s'en trouvait troublée.

— Choute, v'là Tintin qui chouffule, disait-on.

C'en est assez pour aujourd'hui. Les hommes arrêtaient le travail et les femmes attisaient le feu pour mettre aussitôt cuire le souper.

Quelquefois l'âne du bourrelier se mettait à braire, l'une des vaches du boucher à meugler ; et les gamins du

menuisier, deux mauvais sujets, faisaient résonner l'un contre l'autre des couvercles de casseroles, ce qui, joint aux aboiements furieux d'Azor, faisait un vacarme assourdissant.

Car Azor ne goûtait point le nouveau plaisir de son jeune maître.

Les premiers jours, il avait cru à un caprice de peu de durée. Déjà il en avait vu tant d'autres ! Et comme les chiens ne sont pas insensibles à l'attrait du nouveau, la curiosité l'avait d'abord emporté sur l'horreur de la musique, ou tout au moins de cette musique-là.

Les chiens ont l'oreille sensible. On cite à ce propos des exemples nombreux. Un fox, pourtant dilettante, ne savait supporter le chromatique. Certains morceaux l'irritaient violemment, tandis que le soupir étouffé de Weber le plongeait dans une satisfac-

tion infinie. Le griffon d'un accordeur d'orgues hurlait tant que le son n'était pas arrivé à une stricte justesse. Malheureusement, il avait une haine injustifiée contre certains registres ; ainsi la voix céleste le rendait véritablement épileptique.

Pour Azor, ce qui était insupportable, c'était la monotonie de ces quatre ou cinq notes indéfiniment répétées avec l'accompagnement de nombreux couacs. Son repos s'en trouvait compromis. Après une journée bien remplie par des courses multiples, des flâneries indéfinies, des entrechats variés, quelques grosses disputes, des coups de dents donnés et reçus, quelque méfait, il se croyait en droit de dormir tranquille, couché en rond sous la buse du poêle où chante le vent d'hiver. C'était bien le moins qu'on le laissât se délasser dans la paix d'une

soirée coutumière, tandis que les enfants jouaient au nain jaune ou au loto. Fallait-il que ce damné Tintin s'obstinât à bousculer le calme des sises bien chaudes, propices aux longues somnolences historiées de doux rêves.

Devant l'obstination du jeune homme, la colère d'Azor n'avait plus connu de bornes. Dès que le premier couac retentissait annonçant à la rue que Tintin avait terminé son ouvrage et réintégré le logis, Azor hurlait avec une férocité qu'on ne lui avait jamais connue jusque là. Les injonctions auxquelles il se soumettait d'ordinaire n'avaient plus de prise sur lui. Si Tintin le chassait, il revenait à la charge, plus féroce, menaçant de mordre.

Pour pouvoir continuer à jouer, l'apprenti bugle-solo dut s'enfermer dans sa chambre. Cela ne calmait point

Azor, qui bondissait contre la porte, criant plus fort encore.

Il fallut lui administrer quelques maîtresses raclées pour lui faire comprendre que ses manies ne triompheraient point en cette occurrence. Les coups le rendirent plus circonspect sans lui donner pour cela le goût du bugle. Dès que le nouvel « harmonicien » se mettait à chouffler, Azor s'esquivait par la porte entrebaillée, sans demander son reste, allait faire un petit tour dans la rue des Nobles, la rue du Prince de Liège, la place du Chapitre, les Remparts ; il entrait quelquefois aussi chez un voisin ou une voisine et se chauffait tout en écoutant la conversation, ne regagnant sa demeure que quand le bugle s'était tu, la répétition terminée.

Ce changement plut à Azor pendant une semaine, mais comme il était casa-

nier et tenait plus à ses habitudes qu'au plaisir du guilledou, la seconde semaine lui parut terne et la troisième insupportable. Il cessa de bouder et reprit avec bonheur sa place accoutumée sous la buse plate du poêle, essayant de prendre les couacs en patience. Mais il eut beau s'enfouir la tête dans les poils pour n'entendre qu'atténués les sons discords, il ne put supporter sans une grande agitation le pas-redoublé que Tintin s'obstinait à écorcher ; il préféra la rue, malgré le vent de bise qui la fouettait et hululait comme une bande de sorcières allant au Sabbat. Il s'en fut grelotter sous le hangar où le boucher remisait sa carriole, toutes les portes des voisins étant fermées ; ce qu'il rageait intérieurement !

Mais il avait son idée. Le lendemain, quand s'allumèrent les lampes aux

yeux d'or, le toutou gagna sa place favorite près du poêle rouge qui ronflait avec allégresse ; une bonne odeur d'oignon cuit embaumait la chambre. Il tourna, avança, recula, puis, ayant trouvé la position qu'il cherchait, s'endormit, la tête allongée entre les pattes. Du moins, au bruit de sa respiration, le crut-on livré au sommeil.

On entendit Tintin qui faisait du bruit en haut, ronchonnait et grommelait. Il descendit l'escalier en maugréant, entra en coup de vent dans la cuisine.

— Mon bugle ! s'écria-t-il. Où a-t-on mis mon bugle ?

— Personne n'y a touché.

— Il n'est pas à sa place habituelle.

— Et sur la table ?

— Non plus. Ni dans ma chambre. C'est encore Totor qui s'en sera servi.

Le dit Totor protesta, puis se mit à

pleurer sous le poids d'une accusation aussi grave.

Les sœurs prirent sa défense. Totor n'était pas monté à l'étage de la journée.

Toute la maisonnée se mit à la recherche de l'instrument, tandis qu'Azor, pelotonné sous la buse chaude, goûtait un repos ineffable.

Deux soirs il savoura ce bonheur.

Enfin, on retrouva le bugle à la cave, derrière un tonneau. On se perdit en conjectures. Tintin, persuadé qu'on lui avait fait une farce, distribua quelques taloches à ses frères et sœurs, pensant ainsi châtier le coupable. Et il recommença de plus belle à écorcher son pas-redoublé.

De nouveau, Azor s'en alla baguenauder bien malgré lui, maudissant tous les orphéons de la terre et le bugle de Tintin en particulier.

Pendant quelques jours, on le vit en proie à une torpeur morne. On le crut malade. Il était seulement plongé dans des réflexions fort absorbantes pour un chien.

Derechef, Tintin, en rentrant de son travail, ne trouva plus son bugle. Il le chercha depuis la cave jusqu'au grenier, fouilla inutilement les coins et les recoins, mit le fournil sens dessus dessous, fit un vacarme épouvantable, secoua les enfants terrorisés et rudoya même sa mère.

Au coin de l'âtre, Azor, couché en cor de chasse, sommeillait, indifférent à cette tempête domestique. Tout lui était bon, pourvu que le maudit bugle restât silencieux.

On eut beau chercher. Rien. Azor vivait dans une béatitude sans égale. Jamais il n'avait autant goûté le bien-être d'une demeure dépourvue ou déli-

vrée d'instrument de musique et de gens qui jouent faux.

Tintin ayant vainement cherché le bugle, persuadé enfin qu'aucun de ses frères et sœurs ne s'était moqué de lui, se crut victime d'un larron et se plaignit à la gendarmerie.

Le brigadier fit, en personne, une descente de lieu, vu la gravité du cas. Il y eut un attroupement devant la porte de la rue pendant que la justice procédait à l'enquête.

— On a volé l'bugle da Tintin, disait-on à mi-voix, i n'sait pu chouffler.

Ayant épuisé les ordinaires conjectures, le pandore dit au jeune homme :

— Allons voir au jardin si le malfacteur n'a pu s'introduire de ce côté.

La neige couvrait toutes les terrasses, les rendant semblables à de grands escaliers blancs qui descendaient vers la rivière bordée de saules

et de peupliers. Le givre qui ourlait les branches des arbres commençait à tomber par gouttes ; il dégelait.

Le brigadier regardait partout, mais ne découvrait rien d'anormal ; le courtil était recouvert d'une nappe immaculée, sauf au bout, où l'on voyait un tas de neige tout marqué par les griffes d'Azor.

— C'est sans doute là qu'il fait sa commission, dit Tintin.

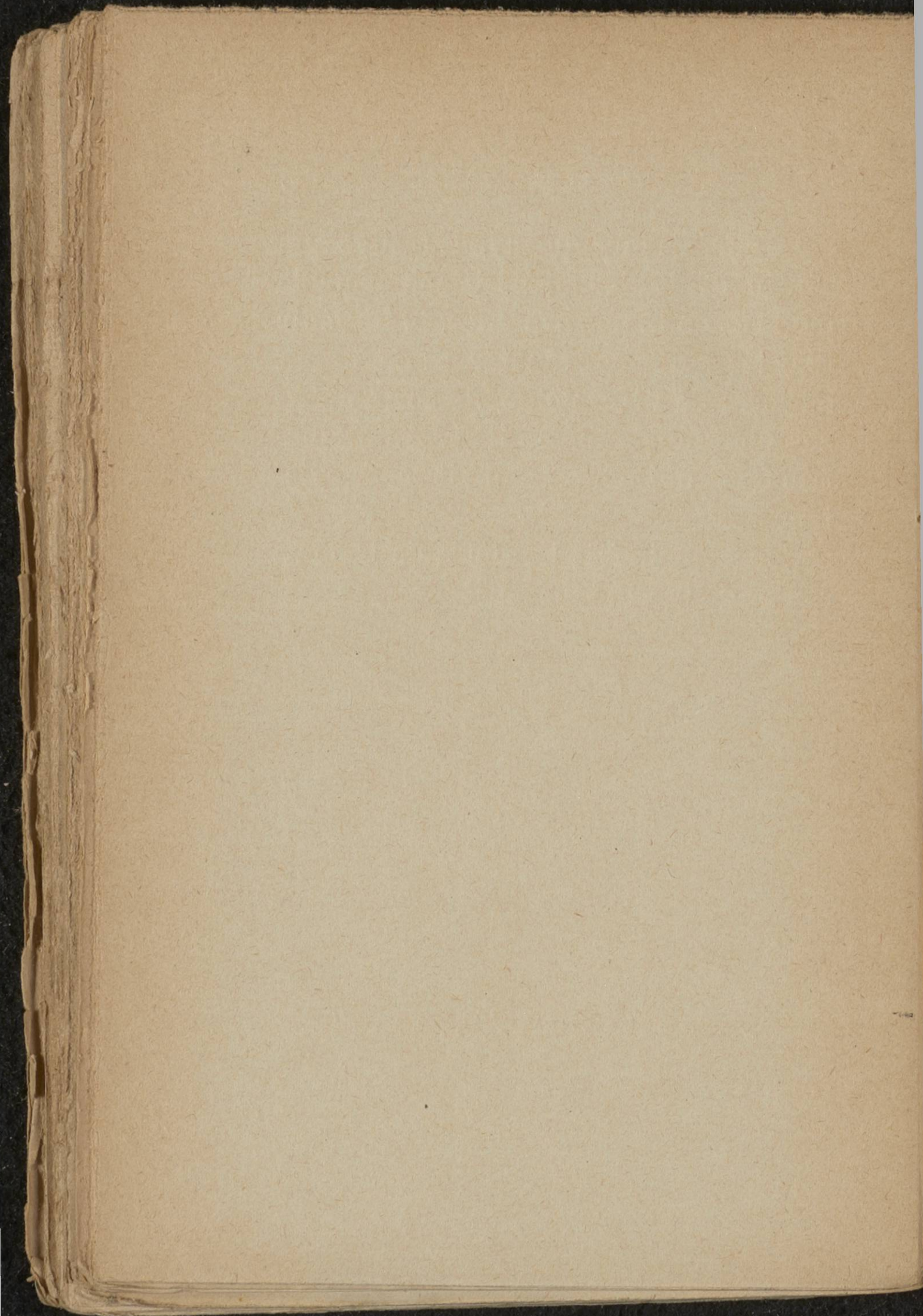
— Qu'est-ce que c'est que cela ? fit le gendarme en montrant une floche qui émergeait de la neige.

Tintin saisit l'objet et tira, tira, éventrant le monticule. O stupeur, c'était le bugle dans sa gaine de serge verte.

Azor, qui était aux aguets, voyant sa ruse découverte, détala prestement, par crainte des coups. Mais il ne perdit rien pour attendre.

Le chef de musique ayant trouvé que Tintin avait des dispositiens pour le bugle et de la persévérance, le fit venir tous les soirs pour répéter les morceaux au local de l'Harmonie, de sorte qu'Azor fut tout de même délivré de l'instrument qui empoisonnait son existence.

Son exploit fait la gloire de la maison et de la rue tout entière.



La Vieille aux Myosotis

Gélique Bouton s'était dépouillée de tout ce qu'elle possédait pour marier sa petite-fille, Titine, à Zéphir du Colau, horloger. Les terres qui lui appartenaient hors la ville ainsi que l'une des trois terrasses du jardin des remparts avaient été vendues pour permettre aux époux de s'établir, d'acheter un fonds de commerce et de remplacer par une belle vitrine les deux fenêtres de l'ancienne demeure.

Lorsque le jeune ménage se fut accru d'un enfant, on fit quitter à la vieille sa chambre du premier étage

sous prétexte que, sous les combles, elle ne serait point dérangée par les pleurs et les vagissements.

La joie d'avoir un arrière-petit-fils lui fit passer sur bien des choses. Elle consentit, pour éviter toute fatigue à la jeune maman, d'être la bonne à tout faire, lava la vaisselle, les dalles du couloir, le chène des chambres, le linge, éplucha les légumes, pela les pommes de terre. Cette habitude prise, on la lui laissa continuer par la suite malgré son grand âge.

Quand les soins maternels ne furent plus tout à fait indispensables à l'enfant, on le confia à la vieille pendant que Titine faisait la dame et s'en allait aux fêtes en compagnie de son seigneur et maître. Elle n'avait garde de se plaindre : amuser le bébé, voir le rire creuser de petites fossettes dans ses joues roses et rebondies, guider ses

premiers pas en le soutenant avec une sangle passée sous les bras, lui montrer des images, entendre son gazouillement précurseur du langage, subir sa jeune tyrannie, c'était là tout le bonheur de Gélique.

Bien qu'on ne l'entendît pas dans la maison, où elle passait discrète, effacée, bien qu'elle ne mangeât pas plus qu'un oiseau, à part le morceau de sucre candi qu'elle suçait toute la journée, quoiqu'on eût réduit à rien ou à peu près sa dépense pour le vêtement, l'horloger et sa femme, dont les affaires marchaient à souhait, commencèrent à trouver qu'elle durait trop, lorsque l'enfant fut en âge d'aller à l'école de Mammelle Hortense, rue du Prince de Liège.

Elle travaillait plus qu'elle n'usait, mais le peu qu'elle coûtait, c'était encore trop pour ceux à qui elle avait tout donné. Ils le lui reprochaient souvent,

d'une façon détournée, ambiguë et pourtant claire. Elle hochait la tête, résignée à tout; le perpétuel sourire qu'elle avait sur les lèvres retombait un peu, déridant la joue, et ses yeux bleus très doux se couvraient d'un léger voile. Mais elle en avait vu bien d'autres, et l'interminable maternité où elle puisait pour son rejeton des trésors d'amour la consolait de ces menues aspérités de la vie.

Mais de ce côté-là non plus les avanies ne lui furent épargnées; l'enfant lui répéta ce qu'il entendait dire par ses parents.

— Tu es bien vieille, toi, grand'maman, pourquoi est-ce que tu vis encore, donc? Papa dit que tu devrais être depuis longtemps au cimetière.

On la relégua au fournil. Le moutard, habitué à la voir traitée comme une bête de somme, se mit à la battre

quand elle refusait de céder à ses caprices.

— Pourquoi est-ce que tu coûtes tant à mon papa, méchante, lui disait-il, quand tu ne fais rien du tout ?

D'autres fois il lui reprochait son air pauvre et ses vêtements usés. C'est que sa mère, qui devenait « grandiveuse », avait honte de vivre avec cette aïeule, qui ressemblait à une femme de peine.

Malgré tout, elle s'éternisait à vivre.

La vieille Cadie, qu'elle voyait le dimanche à messe basse et dont le petit-fils était clerc chez le notaire, avait beau lui conseiller de faire révoquer la donation pour cause d'ingratitude, elle n'était pas femme à entreprendre une pareille lutte contre les siens : un tel scandale l'effrayait.

On l'excitait aussi à leur réclamer une pension alimentaire et aller vivre ailleurs, mais elle ne pouvait se ré-

soudre à de telles extrémités.

Elle se promenait, un jour, sur les Trieux, avec le gamin. Il faisait un air joli de printemps tiède et parfumé; une verdure blonde, tendre, transparente à la lumière égayait les ramilles des vieux arbres rabougris. La vieille trottinait, l'enfant gambadait, suivant le chemin du « Vert Gazon »; dans les prés, l'herbe brillait, parsemée d'étoiles blanches. Au « Champ des Oiseaux », Gélique s'assit sur un banc, sous les tilleuls que les friquets remplissaient d'un assourdissant ramage. Mais le moutard ne lui laissa pas le temps de se reposer. Il courait à la route de Biesmes, descendant le coteau pour aller barbotter dans le ruisselet. La faiblesse de l'aïeule l'eût bien laissé faire, mais elle savait ce qui l'attendait au logis si l'enfant rentrait les vêtements mouillés. Il fallait donc qu'elle

allât le rechercher.

Elle avait à peine repris sa place sur le banc, qu'il courait à la forge. Le « marchau », à tour de bras battait un fer rouge, faisant jaillir autour de lui des fusées d'étincelles : l'une d'elles pouvait atteindre le petit. La vieille se leva, mais elle ne put avancer, ses jambes tremblaient tant elle avait été saisie d'effroi.

Elle l'appela, mais il feignit de ne pas l'entendre et restait planté devant l'enclume, les mains derrière le dos. Le forgeron, aux cris de Gélique, le renvoya près d'elle. Mécontent, il voulut retourner chez lui. Le moment n'étant pas encore venu de rentrer, elle s'y opposa. Alors, sans plus tenir compte des objurgations, il se mit à courir vers la ville, se retournant quelquefois pour faire un pied de nez à la pauvre femme, qui le suivait aussi vite que ses vieilles

jambes pouvaient la servir.

Plusieurs fois elle dut s'arrêter pour reprendre haleine, son asthme ne lui permettant pas d'aussi folles équipées.

Ce fut à bout de force qu'elle rentra au logis. Mais elle n'avait pas encore eu le temps de s'affaler sur une chaise que la scène commençait. Sa petite-fille lui reprochait d'avoir abandonné l'enfant et agitait avec fureur les hypothèses les plus terribles. La vieille avait beau dire, on lui répondait qu'elle mentait, qu'elle préférerait cancaner avec les femmes de son espèce plutôt que de veiller à cette chère existence confiée à sa garde.

L'horloger s'en mêla et cria plus fort encore : au comble de l'exaspération, il mit le poing sous le nez de Gélique. Les époux rivalisèrent de lamentations, de récriminations, d'insultes et de menaces, ce pendant que le gosse, s'appro-

chant en tapinois de l'aïeule effondrée, lui crachait au visage.

Le soir, on la priva de nourriture. Bien qu'elle n'eût aucune envie de manger, après une telle algarade, elle sentit l'injure.

La nuit elle ne put dormir. Tout en suçotant son morceau de sucre candi, elle rassembla ses hardes et au petit jour sortit de la maison qui avait été la sienne, où elle était née, où elle s'était mariée, où les siens avaient trépassé, où elle avait vécu soixante-quinze ans, et où, maintenant, elle était moins bien traitée que le roquet.

Elle n'avait voulu s'arrêter ni dans la chambre, ni à la cuisine, ni devant le bénitier d'étain, la commode et ses vases, ni devant le vieux crucifix de cuivre qui avait reposé sur la poitrine de tous ses morts, dans la crainte d'amollir sa résolution. Déjà les larmes

qui mouillaient ses yeux lui faisaient voir dans la rue toutes les choses brouillées.

Elle s'en alla demander asile à Cadie ; mais elle ne pouvait séjourner longtemps chez celle-ci. Quand les formalités indispensables eurent été accomplies et l'autorisation reçue, elle entra à l'hospice, où toutes les vieilles gens de la ville ont le droit d'aller, la soixantaine passée.

Mais, habituée à vivre chez elle, il lui fut impossible de s'accoutumer à cette existence nouvelle. La promiscuité de vieillards chargés de maux plus encore que d'années, grincheux, quinteux, médisants, lui déplut. Quelques vieilles lui dirent qu'elle était arrivée là parce qu'on l'avait chassée du foyer. Ses tortures furent avivées. Au bout de quelques jours l'asile lui répugna. Le jour de sortie, elle fut la première à fran-

chir le seuil de cette maison où elle avait cru trouver la tranquillité de ses derniers jours.

Elle s'en alla au bois du Grand bon Dieu, pria devant toutes les chapelles et resta longtemps agenouillée devant le calvaire, puis en fit sept fois le tour en récitant son chapelet.

Mais, importunée par le sot Tuteur, qui s'obstinait à lui demander l'aumône alors qu'elle n'avait pas un liard, elle descendit dans la vallée, longea le ruisseau, regardant trembler dans son clair miroir les feuilles des peupliers qui suivaient son cours ; les petits yeux bleus des myosotis la contemplaient avec tendresse ; elle en cueillit quelques touffes. Son enfance lui revint à la mémoire ; un instant elle se retrouva petite fille, avec ses sœurs, jouant dans les prés, chantant et dansant la ronde des compagnons de la Marjolaine. Elle

éprouvait une joie qu'elle n'avait plus goûtée depuis longtemps. Puis ce fut le tour de sa jeunesse ; de vieux refrains hantèrent son souvenir, elle se surprit à en fredonner les airs :

Grand'maman étant fiancée
Vous avez dû passer par là.

De petites voix folles répondaient dans le ruisseau vers lequel les saules penchaient leurs branches. Les échos aussi semblaient folâtres. Dans ce rire de la prairie et du vallon, la petite vieille oubliait tous ses maux.

Mais le soleil, déjà plus rouge, touchait la cime des arbres qui couronnent le « Parnasse », les ombres s'allongeaient, un frisson parcourait la combe où les oiseaux s'étaient tus.

L'heure de réintégrer l'hospice son-

nant au grand clocher rappela Gélique à la réalité des choses; l'ingratitude des siens, la méchanceté des vieillards la firent souffrir plus vivement encore dans la paix de cette vallée heureuse.

— Non, se dit-elle, je ne retournerai plus là-haut. Petit ruisseau, voudrais-tu de moi?

Elle s'agenouilla sur la rive et joignit ses mains pleines de fleurs. Elle fit sa prière au Dieu des prairies, des bois et des petits oiseaux. De grosses larmes roulaient dans les rides de ses joues. A peine eût-elle dit « Amen », qu'entraînée par le poids de ses douleurs, elle se laissa choir dans l'eau, que commençait à rider le vent du soir.

On la retrouva le lendemain parmi les roseaux de la rivière rose, tenant en ses mains jointes un bouquet de myosotis aux petits yeux bleus candides.

Une croix de pierre verdie, au bord

du chemin, commémore l'infortune de
la petite vieille.

Le Charmeur

Devant la gare, sur la place où les voyageurs se pressent entre les curieux et les badauds qui flânent et s'amuseut à voir la porte de sortie dégorger d'un flot noir, il gesticule tout en marchant, sans jamais s'interrompre de proférer des mots semblables à des imprécations.

Que lui a-t-on fait ? Que veut-il, à qui s'adresse-t-il ? On ne sait.

Recouvert de la longue blouse blanche en toile écrue, coiffé de la casquette à galon rouge enrichi de lettres

d'or, le bras gauche paré de la plaque de cuivre brillant, insignes de sa profession, il s'avance non sans tituber quelque peu, tandis que les spectateurs s'écartent pour n'être pas atteints par l'un ou l'autre de ses entrechats.

Les arrivants chargés de bagages évitent soigneusement ce commissionnaire folâtre, car avec lui, c'est bien sûr, la course ne s'achèverait pas sans encombre.

Du reste, il ne paraît guère s'occuper d'eux. Les clients passent à côté de lui sans qu'il s'inquiète de l'aubaine. Il est trop préoccupé pour leur offrir ses services.

A ses vociférations, on le croirait furieux, mais, de temps en temps, il esquisse un pas de quatre, ce qui n'est point le fait d'un homme courroucé outre mesure. Et même, avisant parfois une jolie fille, il lui adresse une

œillade et une risette, en posant la main sur son cœur pour montrer sans doute en quelle estime il tient la beauté. Mais ces démonstrations sont généralement mal accueillies, car chacun de ses gestes paraît injurieux et grossier.

— On devrait rappeler ce souldard à la décence, dit-on par ici.

— La Ville ne devrait point tolérer chez un commissionnaire une attitude semblable, dit-on par là.

— Que fait-on de la loi sur l'ivresse publique ?

— Ah ! oui, parlons-en !

Sa voix couvre le brouhaha de la foule. On l'entend malgré le sifflement des locomotives, le fracas des voitures et des omnibus, les cris des vendeurs de journaux. Mais les agents de police qui se promènent par là ne songent point à le rappeler à l'ordre. Quand ils

passent à côté de lui, ils le regardent d'un œil bienveillant et amusé.

Il s'avance jusqu'à l'extrémité du terre-plein, juste en face de la sortie, et s'y arrête. Là, il crie tellement fort, tout en redoublant ses gesticulations, qu'un attroupement considérable se forme autour de lui.

— A qui, diable, peut-il bien en vouloir ? se demande-t-on.

— C'est peut-être une crise de délirium.

— Il gêne la circulation.

Sont-ce bien des injures qu'il profère ? Sa voix est rauque et graillo-nante. Elle gronde comme un torrent, elle roule des imprécations et des menaces. Ses bras battent l'air. Il ne fait attention à personne autour de lui. Ses regards se portent plus loin, en haut, sur les toits à plans variés de la gare et ceux des hôtels d'alentour, où se

hérissent d'innombrables cheminées.

Qu'y a-t-il là-bas qui lui déplaît ? On ne sait. Il redouble de cris. On regarde, on cherche, on ne voit rien. Cependant ses gestes, qui se font plus pressants, s'adressent à quelqu'un.

Voilà que, tout à coup, s'élançant d'une gouttière, un moineau arrive vers lui, volète un instant, puis se pose sur un pavé, dans le cercle laissé autour du vociférateur. Celui-ci tire une tranche de pain de dessous sa blouse et en jette des miettes au passereau.

L'exemple est donné. Tous les oisillons tapis dans les replis des murailles, nichant sous les corniches, gîtant dans les cheminées et les trous des greniers, attentifs à l'appel, mais effarouchés par la foule, se décident aussitôt ; ils accourent de toutes parts se placer devant le commissionnaire qui, sans s'arrêter de hurler, leur distribue du

pain.

Parfois, l'un d'eux, avec une mie blanche au bec, va se percher sur une corniche pour becqueter son butin, puis revient à l'appel de l'homme, mais le cercle des curieux se resserre trop à son gré, car les bestioles commencent à se montrer peureuses. D'un geste autoritaire, il fait reculer gamins et badauds.

La voix, qui semble injurieuse aux hommes, n'effraye point les oiseaux. Il suffit qu'il apostrophe l'un d'eux pour que celui-ci s'élève en battant des ailes et attrape au vol un morceau de brioche.

Ses entrechats, sa gesticulation désordonnée, ses vociférations, ses hurlements qui, tout à l'heure, détournaient de lui les passants comme d'un être dangereux, n'inspirent aucune crainte à la gent plumée.

Il fait un signe. Aussitôt ils reprennent leur vol et viennent percher sur ses épaules, sa casquette, tandis que le plus familier picore en voletant le morceau de miche que l'homme tient entre ses lèvres.

Ce charmeur qui, pour les passants, a si peu de charme, traverse la place avec ses petits compagnons ailés. Sa provision de pain est épuisée : il les congédie par quelques phrases rauques et graillochantes, auxquelles on ne peut rien comprendre ; ils l'enveloppent un moment du tourbillon de leur vol, puis regagnent les toits. Perchés sur les gouttières, ils lui envoient un piaillage d'adieu.

Et ce bizarre disciple de saint François d'Assises, enfonçant ses poings au plus profond des poches de sa blouse, s'en va en titubant, satisfait, heureux, remplacer par un verre de genièvre la

tartine qu'il a distribuée aux petits
espiègles aériens.

La Brabançonne

Le hameau caché dans un repli des plus hautes collines de Meuse n'est visité que par les touristes les plus alertes, les plus ingambes, les plus intrépides, les plus vaillants. Il ne suffit point d'être exempt de maladies de cœur pour grimper jusque là, d'être dépourvu de tout asthme ou obésité ; il faut encore avoir jarret solide, bon pied, bon œil. Malgré tout cela, longtemps avant d'arriver aux premières mesures construites en pierres plates, on s'arrête pour contempler le paysage de montagnes boisées qui s'entrecroi-

sent, le ruisseau qui cascade, sautille et rit en allant retrouver le fleuve, mais surtout pour s'éponger, souffler un peu et reprendre haleine; heureux aussi quand on trouve à la haie quelques mûres bien noires et bien juteuses, ou qu'une branche peu farouche laisse pendre, à portée de la main, quelques prunes d'altesse déjà violettes.

Les habitants y sont plus farouches que dans la vallée, ne vivant, pour ainsi dire, que des bois couronnant les hauteurs.

« Les amateurs d'antiquités », comme on les appelle là-bas, qui passaient les vacances au bord du fleuve, se disaient que là-haut il y avait encore de bons coups à faire, le hameau n'ayant guère été exploité par les brocanteurs, à cause du manque d'urbanité des indigènes. On ne pénètre pas facilement dans les chaumières, gardées par des roquets

encore plus hargneux que les habitants.

Ils s'y rendaient souvent, en tapinois, prenant des airs de botaniste ou de géologue, parlant de la pluie et du beau temps, des fruits et du gibier, cherchant à s'insinuer dans la confiance verrouillée de ces forestiers.

Quelquefois, l'on apprenait que l'un de ces conquistadores était redescendu avec un vieux pot, un bénitier de cuivre ou un porte-allumettes en étain, une bassinoire, une cruche à lait ou un cras-set, ou bien encore en compagnie d'une charrette à baudet portant une archelle, une commode, un vieux coffre, une crédence ou une garde-robe.

Un de ces touristes parvint un jour à pénétrer dans la demeure très ancienne d'un métayer, au culot du hameau touchant les chénaies, après avoir payé force gouttes à l'occupant.

Dès qu'il eut franchi le seuil de la cuisine, il tomba en arrêt devant l'horloge. Le coffre de chêne noir, en style wallon, était élégant de formes et de lignes ; un artiste de village avait sculpté en plein bois quelques coquilles et quelques arabesques. Au-dessus du cadran de cuivre battu, sous une pleine lune gravée dans le métal, on lisait : « Marchal, Dinant, 1697 ».

A l'heure, elle jouait deux airs au choix, selon qu'on tirait une broquette de fer. C'étaient deux airs populaires très anciens, datant certainement des copères et de leurs plus belles dinanderies. Les sonneries usées, polies, un peu fêlées par le temps, avaient le charme mélancolique de vieilles voix chevrotantes, de voix d'aïeules lointaines, de voix d'autrefois.

— Très curieuse, s'écria l'amateur, dont les yeux luisaient d'envie. Y a-t-il

longtemps que vous l'avez ?

— S'il y a longtemps, dit l'homme d'un ton presque indigné d'une telle question, s'il y a longtemps ! Mais, Monsieur, elle n'a jamais quitté la maison et doit être quasiment aussi vieille ; c'est le grand-père de mon arrière-grand-père qui l'a achetée à Marchal de Dinant.

— Merveilleux ! se dit l'amateur, et, n'y tenant plus :

— Combien en demanderiez-vous, si quelqu'un voulait vous l'acheter ?

— Il n'y a personne qui veut l'acheter ?

— Si, moi.

— Je n'en demande rien du tout. Vendre une horloge qui me vient de famille, qui ne nous a jamais quittés de père en fils ; non, Monsieur, je me laisserais plutôt couper un doigt !

Le touriste revint souvent contem-

pler l'horloge qu'il convoitait. Elle sonnait si joliment ! Rares étaient celles qui pouvaient lui être comparées. Une pièce de musée, quoi ! Mais chaque fois que, cédant à sa passion, il offrait de l'acquérir, le villageois s'irritait.

— C'est comme si vous me demandiez de vous vendre quelqu'un de ma famille ! Je vous en prie, n'en parlons plus !

Comme les vacances touchaient à leur fin, la femme du métayer prit l'amateur à part et lui dit :

— Il n'y a rien à faire avec mon homme. Mais, avec moi, vous pourriez vous arranger. Venez demain après-midi, il sera parti pour plusieurs jours.

Le lendemain, à l'heure dite, le touriste, ayant gravi la colline, arriva là-haut, tout essoufflé par la course et l'émotion.

La femme, après toutes sortes de dé-

tours, consentit à lui vendre l'objet pour trois cents francs. Notre homme fit la grimace, ayant cru l'avoir pour presque rien. Mais son désir était si grand, son insistance avait été telle qu'il n'osa plus marchander quand la commère lui eut parlé d'autres amateurs.

On topa, marché conclu.

Il démonta le meuble, tira le mouvement et emballa le tout avec du foin et de la paille, pendant que la femme attelait la bourrique à la charrette. Puis on descendit le chemin en lacet, on gagna la route qui conduit à Meuse, on traversa le pont, on s'arrêta à la gare pour expédier le colis.

— Ça vaut mieux ainsi, disait la paysanne, parce que, si vous l'aviez gardée ici, mon homme eût été capable de venir vous la reprendre. Ecoutez, Monsieur, ajouta-t-elle en le quittant,

maintenant que vous avez ce que vous désiriez, ne remettez plus les pieds au hameau de cette saison, attendez l'année prochaine, car l'homme est colérique, il vous ferait peut-être un mauvais parti.

Pressé de voir l'horloge dans sa salle à manger, l'amateur abrégea ses vacances. Rentré en ville, il fit venir un spécialiste pour remonter le coffre, l'arranger, le cirer, examiner le mécanisme, le huiler et le replacer. Il lui demanda son avis. Après avoir bien regardé, l'horloger dit :

— Le cadran semble plus ancien que le mouvement. Ça paraît truqué.

— Je vous y prends, s'écria l'amateur, vous voyez du truquage partout, décidément c'est une manie.

— Ou je me trompe fort, ou votre mouvement n'a pas plus de soixante-dix ans, il se compose de pièces que l'on

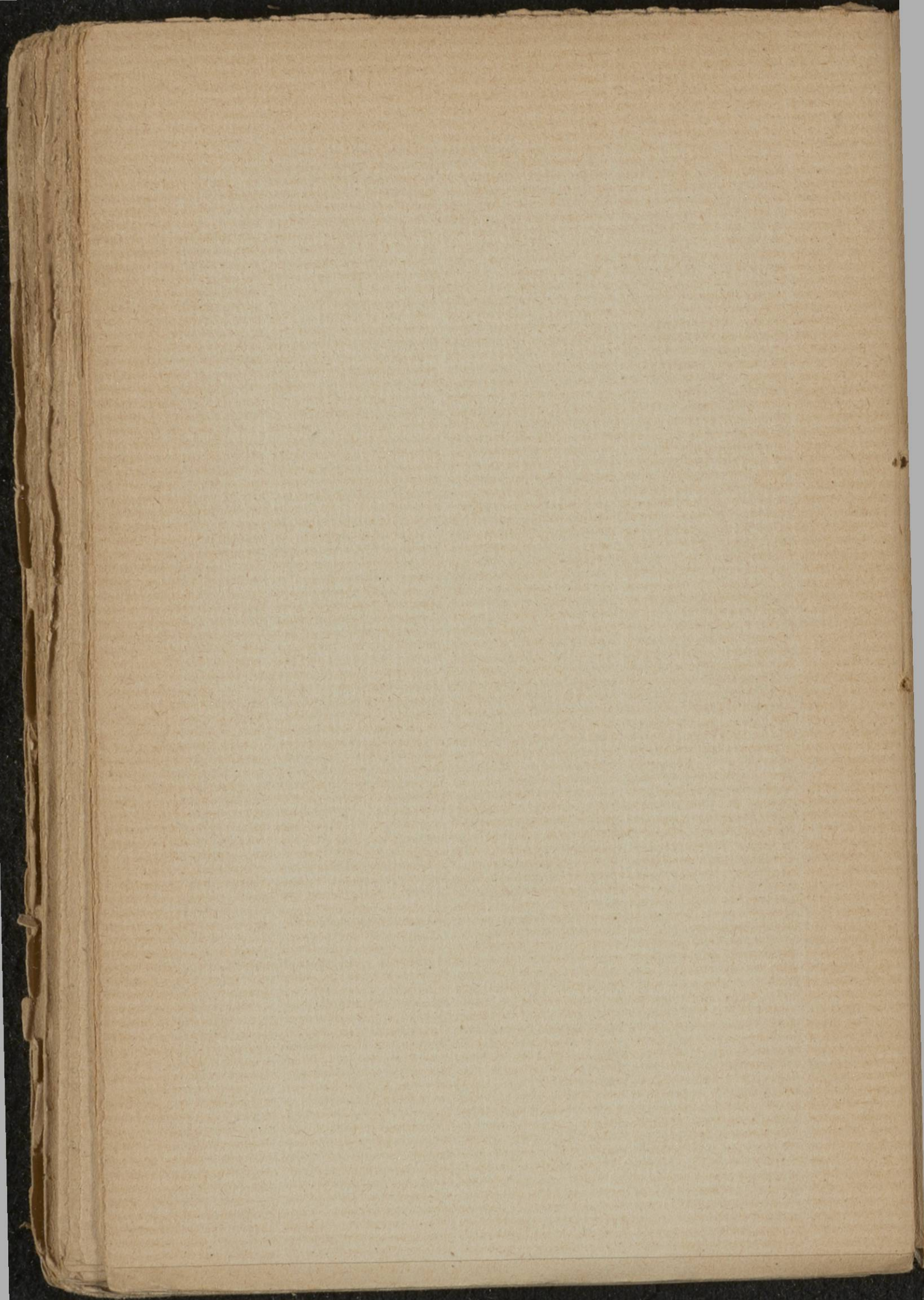
ne fabriquait pas à des époques antérieures.

— Vous n'y êtes pas, mon ami, je vous croyais plus fort que cela.

Ils tirèrent la broquette de fer, l'heure dit une de ses chansons, puis l'autre. Mais l'ouvrier ayant poussé une autre broquette un peu rouillée, voilà que l'heure folâtre se mit à entonner une troisième chanson, qu'elle avait cachée jusque-là.

Le propriétaire l'écouta d'un air ravi d'abord, mais qui, bientôt, devint stupide, tandis que l'horloger se retenait pour ne pas pouffer de rire.

Cette troisième chanson, c'était notre hymne national, c'était la Brabançonne !



L'Emondeur

La bourgade est engourdie par l'hiver, dans la cuve où elle repose. Il ne s'y montre plus qu'un petit jour gris et timide, pendant quelques heures. Souvent même, le brouillard qui s'es-sore du ruisseau ne se lève pas, les mai-sons sont comme perdues au fond d'une mer.

Le soleil a diminué le cercle de sa course au-dessus de la montagne. Pen-dant deux semaines, il en a touché la cime vers le midi, puis a disparu. Il promène ses regards enflammés en des pays lointains, sur des plaines, sur les

flots verts de l'océan sans limite, il fait scintiller les cristaux myriadaires de neiges immaculées, il gonfle des épis, mais au Val de Rièze il ne montre plus sa clarté radieuse. Quand l'air est clair et que la terre résonne sous les pas, on reconnaît, à l'intensité de l'azur, qu'il darde le ciel de rayons obliques. Quelquefois aussi sa présence aux horizons invisibles est attestée par le rose tendre dont se nuancent quelques petits nuages blancs qui floconnent là-haut, très haut. Mais c'est rare.

Il semble que Dieu se soit retiré du hameau. Un sommeil morne, presque la mort, couvre toutes choses.

Dans les demeures, les habitants inoccupés sont prostrés en de longs rêves. Ils accomplissent sans conscience et comme en songe les gestes ordinaires de la vie. Ils ont les yeux paisibles et mouillés des bêtes qui ru-

minent à côté dans l'étable. Assis au coin de l'âtre, ils regardent l'étope grise qui enveloppe toute la montagne. D'autres, pour s'évader des mornes pensées, battent le blé à la grange; eux, du moins, sont distraits par la chanson alternée des fléaux et du van. Néanmoins, il ne se dégage aucune joie de leur labeur. Leurs gestes ont quelque chose de raide et d'automatique. Du reste, depuis que l'astre de vie s'est caché derrière les monts, le village a changé d'aspect comme si son âme s'était modifiée. Le bruit des cloches semble voilé, les bêtes sont languissantes, les enfants paraissent moins espiègles. Tout est un peu irréel et fantômal.

Mais les vieilles gens surtout sont accablés d'une tristesse muette. La peur de mourir sans avoir encore senti la caresse de la lumière éclatante les

hante, leurs regards sont chargés de nostalgie et d'effroi. Ils égrènent les « pater » et les « ave » des chapelets pour hâter le retour triomphal du soleil.

Pour tous, c'est un soulagement quand s'allument les lampes, car, longues ou courtes, les nuits là-bas sont pareilles, il n'y a que les jours qui diffèrent, et les nuits consolent du jour livide. La clarté de la lampe c'est tout de même de la clarté. Elle empêche d'entendre au fond de soi-même la fuite de l'existence.

Le soir, dans l'une ou l'autre demeure, on se réunit et l'on cause devant l'âtre qui flambe, tandis que le grillon chante sa chanson mélancolique. On parle de la neige, des pluies ou du gel et de l'écoulement trop lent des jours d'hiver. Quelquefois aussi des nouvelles que le messager a apportées

d'au-delà des monts.

Le berger pense aux sarts lointains, pris par la nostalgie des solitudes luxuriantes de l'été. C'est à peine si l'on parvient à lui arracher quelques paroles. Du reste, le berger est mystérieux, les choses qu'il sait sont des secrets, il ne les dit pas à tout le monde.

D'autres jouent aux cartes ; les coups sont longuement discutés.

Parfois, le loup a réussi à dérober une chèvre ou un agneau ; le renard s'étant introduit dans une basse-cour, a emporté quelque volaille.

Le lendemain, on décroche les flingots et, dans les bois qui couvrent la colline, les chasseurs traquent le fauve. Cela donne au village un peu d'animation pendant une semaine, mais après, les jours semblent plus mornes encore qu'auparavant.

Tandis que tous languissent dans

une interminable attente, que le cordonnier bat mollement la semelle, que le tailleur tire lentement l'aiguille, que le maréchal ne bat plus guère le fer rougi et que les fléaux eux-mêmes se sont tus, un homme s'est éveillé en qui toute la vie de la bourgade semble s'être concentrée.

Pendant que l'été chantait dans les moissons et les arbres, on le confondait avec tant d'autres dans la bande des tâcherons, mais, depuis que les sèves frileuses ont regagné le sein de la terre, un souffle héroïque a passé dans son âme, c'est l'émondeur. Il a aiguisé ses cisailles pour éhouper les haies. On l'a vu travailler dans les jardins, les mains gantées d'épaisses moufles de laine. Maintenant, plus une brindille ne dépasse l'autre. Tout est tondu avec une symétrie parfaite. Ensuite, il a fourbi ses fers et passé la hache sur la meule.

Les branches malades des pommiers ont été abattues ; il a visité tous les vergers.

On l'a vu, muni de ses crocs, l'arme au côté, la corde aux reins, farouche comme un reître, toiser du regard les grands peupliers dont les deux rangs escaladent la plus haute montagne. Il a étreint un tronc rugueux et crevassé, enfoncé ses pointes dans l'écorce et monte, monte ; les éclats de bois volent sous les coups de la cognée, des branches, après avoir gémi, plongent en sifflant et choient dans le fossé dont elles brisent la glace, d'autres rebondissent sur la terre durcie et roulent jusqu'au bas de la côte.

L'homme, là-haut, frappe d'un bras allègre. Son ardeur est si vive qu'on dirait d'un guerrier barbare immolant les ennemis de sa tribu. Que le temps soit clair, qu'il neige, qu'il pleuve ou

qu'il vente, peu lui importe, rien ne l'arrête, il s'attaque aux géants dont la troupe franchit les monts. L'un après l'autre, ils subissent ses coups. Mais ils sortent plus robustes de leur mutilation et avec un air de jeunesse. Ebranchés, éhoupés et comme déjà délivrés de l'hiver, ils attendent le printemps.

Derrière leurs fenêtres les villageois suivent avec une attention aiguë l'ascension héroïque de l'émondeur. En lui s'incarnent tous leurs espoirs, il semble que c'est de lui qu'ils attendent maintenant la délivrance.

Bientôt, quand les bourgeons commenceront à verdir, il rentrera dans l'oubli; mais aujourd'hui, il est glorieux comme un conquérant.

La lance au poing, il coupe les ramilles éloignées qu'avec la hache il ne saurait atteindre, il s'élève, il s'élève...

Parfois on a suivi la lutte avec an-

goisse. L'hiver a déchaîné ses furies contre celui qui prépare la voie par où doit venir le jeune et radieux vainqueur des ténèbres, l'éphèbe rose pour qui les pommiers se pareront d'étoiles parfumées. L'ouragan a secoué le peuplier que taille l'émondeur ; l'arbre violenté a gémi, mais l'homme, fortement balancé tout en haut, n'a pas bronché ; les serres enfoncées dans l'écorce, les reins liés au tronc, il a laissé passer la tourmente. D'autres fois, il a disparu dans les trombes de neige, mais on l'a vu resurgir, avec un geste de triomphe, tout en haut des branches. Les corbeaux dont il a détruit les nids l'ont enveloppé d'un tourbillon noir. Il les a frappés à coups de hache ; on en a vu choir sanglants, les ailes éployées, éclairs de rubis et de jais. A présent, leur bande lugubre fouille du bec les sillons où le laboureur a passé.

Ivre de sa vaillance, l'homme emplît les airs de sa chanson.

Tout en bas, au hameau, les cœurs ont frémi comme si, de la résistance de l'émondeur à l'assaut des frimas, le retour du soleil, leur vie, devait dépendre.

Au fur et à mesure de l'allongement des jours, le guerrier grimpe plus haut dans la montagne. On le voit sur le ciel, la hache au poing, couper et précipiter dans le gouffre les rameaux inutiles. Au-dessus de sa tête, c'est une cavalcade désordonnée de nuages.

Pendant quelques jours de tempête, l'émondeur, blessé par un éclat de bois qui a pénétré dans sa chair, n'a pu monter aux peupliers ; les villageois, qui déjà commençaient à renaître, sont retombés dans leur torpeur morne, comme si l'hiver les avait reconquis.

Mais l'homme a repris son rude travail, le ciel s'est nettoyé, l'azur s'appro-

fondit de jour en jour. Il n'est plus voilé parfois que par des mousselines légères, diaphanes.

Tout en haut, l'héroïque ouvrier, en manœuvrant sa cognée, chante éperdûment. Pour ceux qui attendent, c'est un chant radieux qu'accompagnent de doux arpèges.

— Que voit-il pour être si joyeux ? se demandent ceux qui déjà apprêtent leurs jardins sur la colline.

Ce qu'il voit ! lui seul le sait et il n'en fait part à personne :

L'horizon qui commence à resplendir d'un poudrolement d'or, les brouillards qui se font roses pour quelque fête de nymphes, de fées, de sylphides ? Peut-être. Mais certainement il voit des choses merveilleuses, car son allégresse s'exalte en gestes fous. Il travaille, il taille, il grimpe, il descend, il remonte et s'accroche avec une audace inouïe.

Il semble que l'enthousiasme le rende si léger qu'il évolue dans les airs avec une insouciance d'oiseau.

Déjà les moineaux pépient dans les branches. On les entend aussi préparer leurs nids dans les trous des vieux murs. La nature commence à secouer sa torpeur et à s'animer.

A son dernier voyage, le messenger a dit qu'on avait vu le soleil sur le coq d'or du clocher de Rièze le Brûli. Et l'on s'est mis à badigeonner les murs pour le bien recevoir quand il descendra dans le val.

Quelques averses et quelques gibou-lées ont encore endeuilli le village.

Quand le temps s'est radouci, on a vu l'émondeur sur le ciel limpide occupé à tailler l'avant-dernier arbre. Tous les paysans ont suivi son travail. Et, houp ! les branches ont sauté sous la cognée. Elles ont filé comme des flè-

ches avec un léger balancement et se sont plantées dans la terre ameublie. Et houp ! et houp ! les brindilles voltigent, enlevées par la lance.

Encore un d'arrangé ! L'homme jette sa lance et descend.

Voilà maintenant qu'il enfonce ses crocs dans le dernier peuplier, celui qui se dresse à la cîme de la colline. Il y monte lentement, à son aise, et fait tomber les premières ramilles. Puis il élague les grosses branches. Plus haut, des jets ont poussé dru l'été passé. Il frappe, il frappe, son bras ne s'arrête plus.

Quelques-uns affirment qu'ils entendent son chant, comme une fanfare dans l'air. Il est si haut que ce n'est guère possible. Mais on voit une flamme sur la framée, une autre encore. L'émondeur ne taille plus ; en signe d'allégresse et de victoire, il brandit l'arme

flamboyante. Irradiant l'acier poli, le soleil envoie quelques éclairs jusqu'au fond de la cuve. Une longue clameur retentit. Tous les regards sont braqués vers l'homme qui, là-haut, fait miroiter sa hache et rayonner la lumière, vers l'homme qui agite dans le ciel comme une chevelure de clarté, l'étendard du printemps.

Le soleil, le soleil !

Les troupeaux qui vont à l'abreuvoir s'arrêtent et contemplant eux aussi le reflet de feu.

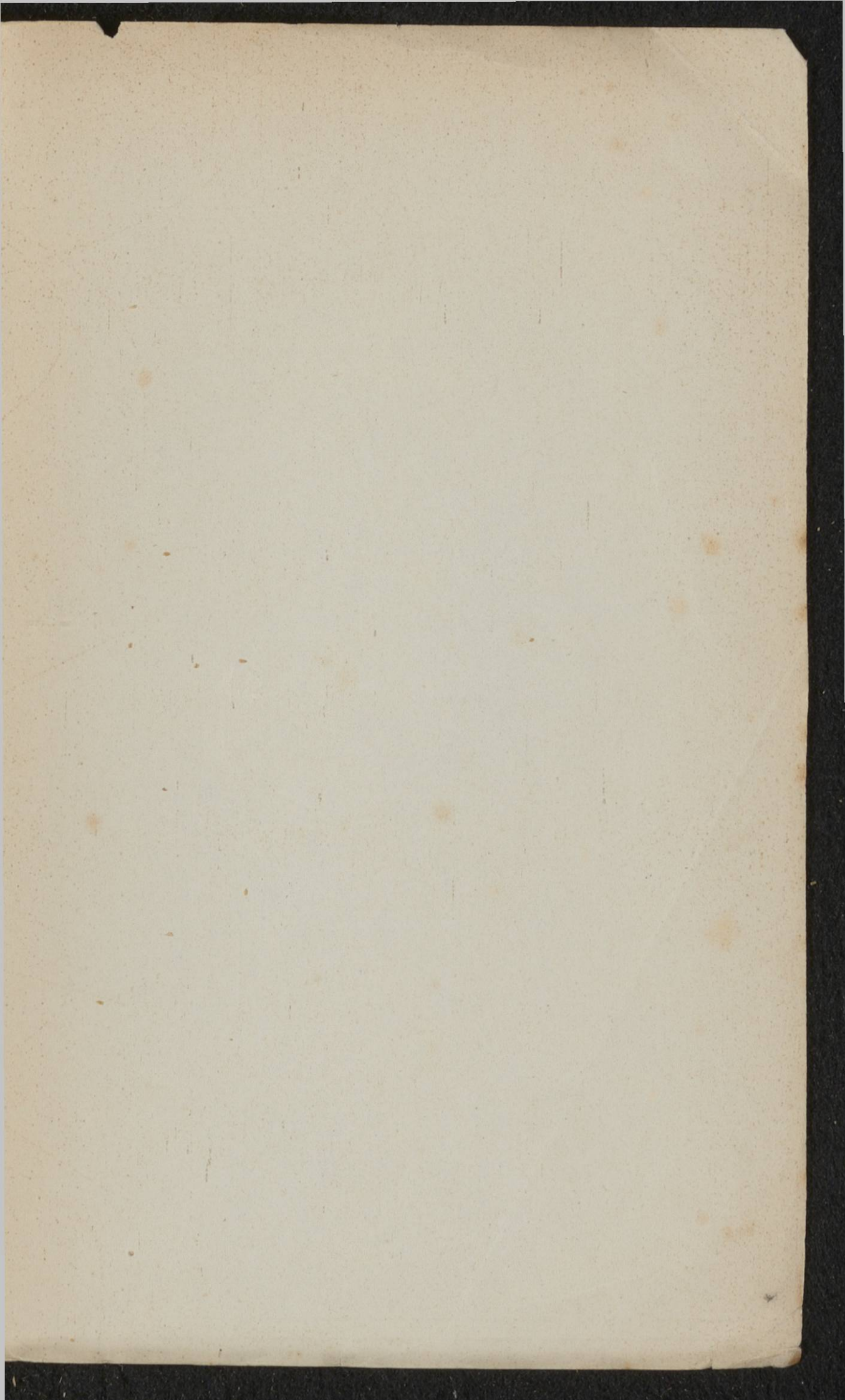
Tous, saisis d'un frisson religieux, n'osant encore croire à leur bonheur, restent un moment immobiles et silencieux, puis se précipitent vers les sentiers qui escaladent la montagne ; bêtes et gens s'en vont pêle-mêle, pressés, ce pendant que l'émondeur, frénétique, secoue toujours, tout en haut de l'arbre et de la colline, la crinière de clarté

attachée à sa hache, bêtes et gens s'en vont au sommet des monts contempler la face éblouissante du soleil.

TABLE

	Pages
Les Abeilles de Meuse	7
L'Horloger	23
Les Joueurs de Piquet	39
Les Sorcières des Trieux	49
Le Berger des Etoiles	59
Azor et le Bugle	81
La Vieille aux Myosotis	95
Le Charmeur	109
La Brabançonne	117
L'Emondeur	127





FÉLIX JUVEN, ÉDITEUR, 122, RUE RÉAUMUR, PARIS

Maurice des Ombiaux

Mihien d'Avène

ROMAN

Un fort volume à fr 3,50

ÉDITIONS DE L'ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS BELGES

SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE

BRUXELLES

ANTHOLOGIE DES ÉCRIVAINS BELGES

DE LANGUE FRANÇAISE

VOLUMES PARUS :

Camille Lemonnier.
Georges Rodenbach.
Edmond Picard (2^e édition).
Emile Verhaeren.
Octave Pirmez.

Le vol. relié : fr. 3.25

Le vol. broché : fr. 1.50

Imp. La Meuse, Soc. anon., Liège.